

bonne quantité de pommes de terre. Le reste du terrain constituait tout de même un pâturage assez intéressant pour le troupeau.

Avec l'affluence du peuple attiré par les visions en ce lieu, on ne peut plus y faire la moindre culture. Tout était piétiné et ravagé par les bêtes et les gens.

Maria-Rosa se lamentait de cette perte, il lui arrivait de dire à Lucie :

— Toi, quand tu auras faim, tu iras demander à manger à cette Dame !

Et ses autres filles renchérisaient encore, comme heureuses d'humilier la « fausse Bernadette ».

La fillette, impressionnée par tous ces raisonnements, se demandait si elle avait le droit de prendre à table une bouchée de pain.

Et il fallait compter aussi le manque à gagner provenant de la perte de temps. Constamment, quelqu'un de la famille était à courir après Lucie que les gens demandaient à voir, au point qu'il fallut bientôt (vers la mi-septembre) se débarrasser du troupeau et se priver de ce rapport si utile à la famille.

Il y avait encore les récriminations des autres propriétaires de la Cova da Iria. Chaque champ piétiné, chaque récolte endommagée entraînait des plaintes et des demandes d'indemnité. De tout cela, Lucie était rendue responsable et on ne se faisait pas faute de le lui dire <sup>1</sup>.

Alors, elle n'avait qu'une ressource : se rappeler sa vocation de victime et la promesse faite à la Dame de tout souffrir pour les pécheurs.

<sup>1</sup> Il ne faudrait pas, pour cela, taxer d'avarice la famille Santos. Elle a prouvé depuis son désintéressement total, notamment en ne touchant pas un réal des sommes abandonnées par les pèlerins sur son terrain et en vendant à très bas prix ce terrain à Monseigneur l'Evêque de Leiria qui lui a rendu publiquement témoignage sur ce point. Il semble surtout que la famille de Lucie ait voulu éprouver sa vertu et se rendre compte si elle méritait de recevoir la visite de la Sainte Vierge.

Après la quatrième apparition (19 août) et surtout après le « Signe de Dieu » (13 octobre), ces marques d'hostilité se calmèrent. Antonio, qui ne consentait guère à s'occuper de ces « histoires de femmes », toléra moins facilement qu'on persécutât sa fille.

Quand on l'agaçait trop, il disait :

— Laissez-la donc tranquille, nous ne savons pas si ce qu'elle raconte est vrai, mais nous ne pouvons pas prouver que c'est faux.

Olimpia et Manuel-Pedro étaient trop certains de la loyauté de leurs enfants pour les traiter de menteurs. Ils ne comprenaient pas, mais ils acceptaient le mystère. En tout cas, eux n'auraient pas permis, comme les parents de Lucie, qu'on injuriât ou maltraitât les deux petits ! Il arriva même à ceux-ci, tellement ils avaient soif de sacrifices, de regretter cette situation privilégiée... C'était une occasion de souffrir avec Notre-Seigneur pour les pécheurs qui leur échappait ainsi.

### Le clergé et les voyants

Mais une croix que tous trois portèrent en commun, c'était l'indifférence, pour ne pas dire la froideur hostile, que leur montrait le père de leur âme, M. le Curé de Fátima. Certes, il fut toujours pour eux juste, correct et paternel, mais il ne pouvait se résigner à admettre la réalité des visions.

Sans doute, avait-il été mal impressionné par les réticences qu'il sentait dans le récit des enfants et par le fameux secret. Il écoutait les plaintes de gens se fâchant de ce que ses petits paroissiens n'étaient pas assez aimables pour ceux qui voulaient les questionner. L'abbé Ferreira eût voulu qu'ils répondissent à tout le monde et particulièrement à ses confrères dans le sacerdoce, avec une patience inlassable et la distinction de gens du monde.

Et puis, que d'ennuis pour lui depuis ces événements ! Personne n'apprécie sa « neutralité », les uns

lui reprochant de ne pas faire cesser cette « comédie », les autres l'accusant d'être de connivence avec les sectaires.

Cette deuxième accusation prit corps sérieusement dans le peuple, le 13 août, lorsque M. l'administrateur, pour enlever les enfants, partit de son presbytère. La foule soupçonna le curé de complicité avec le Ferblantier, et à lui aussi, sans les prodiges qui se passèrent à la Cova da Iria, on eût fait un mauvais parti.

La rumeur calomnieuse se répandit au point que l'abbé Ferreira crut devoir se disculper publiquement dans une lettre au journal *A Ordem*, de Lisbonne (15 août 1917).

Il y avoue que sa vie a couru, le 13, un grand danger.

Dans cette lettre, le prêtre explique pourquoi il ne va pas à la Cova da Iria, les 13 de chaque mois, avec la foule : le patriarcat de Lisbonne a demandé au clergé la neutralité ; de plus, si les apparitions sont surnaturelles, sa présence n'y est pas nécessaire ; si elles ne le sont pas, en y assistant, il fournirait un argument aux ennemis de la religion.

Pour tous ces soucis et ces tracas, le bon curé en voulait presque à ses petits paroissiens. Et puis, passionné pour sa paroisse et son église, il ne voyait pas sans une certaine inquiétude ce culte à demi schismatique qui s'établissait à la Cova da Iria. Quand il voyait, le dimanche, des milliers de gens se réunir là-bas, sur la lande déserte, il pensait que leurs prières eussent été plus agréables à Dieu dans son église.

Et celle-ci avait besoin de grosses réparations, alors qu'on jetait là-bas de l'argent inutile au pied d'un arbre <sup>1</sup> !

Si malgré sa « neutralité », l'abbé Manuel Ferreira ne fit rien pour humilier positivement les petits voyants,

<sup>1</sup> Depuis lors, l'église de Fátima a été très convenablement restaurée et même agrandie (1931).

il n'en fut pas de même pour tous ses confrères. Parmi les curieux qui assaillaient de questions les enfants, on voyait souvent des prêtres. Il arriva à certains d'entre eux, ou de leur poser des questions indiscretes, ou de se moquer de leurs réponses. Inutile de dire que, respectueux du sacerdoce comme ils l'étaient, ils éprouvaient, dans ces cas, une grande peine.

Il est vrai que plusieurs prêtres les soutenaient de leurs encouragements et de leurs conseils. Nous connaissons déjà le saint et populaire P. Cruz, qui avait fait admettre Lucie à la Première Communion, trois ans plus tôt. Il revint à Fátima pour interroger les petits voyants et se faire une idée de ces événements dont tout le monde parlait.

Merveilleux rayonnement de la vertu et de la bonté ! Les enfants se sentent attirés vers ce saint homme et lui ouvrent leur cœur avec une confiante ingénuité. Quant à lui, il se trouve plus que convaincu de la parfaite sincérité des voyants.

Après un long entretien, il demande à Lucie et à Jacinte de l'accompagner jusqu'au lieu des apparitions. Il monte sur un ânon si petit que les pieds de l'ecclésiastique touchent la terre. Les deux fillettes l'accompagnent, l'une à droite, l'autre à gauche. On parle de la Sainte Vierge, on récite le Rosaire ; puis, le Père Cruz leur apprend une série d'oraisons jaculatoires qui leur serviront à élever leur cœur vers Dieu, le long du jour.

Un autre prêtre les encouragea à la reconnaissance envers Dieu pour toutes les grâces qu'ils recevaient. Et, dès ce jour, les enfants prirent l'habitude de dire de temps en temps : *Mon Dieu, je vous aime en reconnaissance de toutes les grâces que vous m'avez accordées.*

Jacinte répétait sans cesse cette prière, car, disait-elle :

— J'aime tant Notre-Seigneur et la Sainte Vierge que je ne me lasse jamais de le leur dire.

Après la troisième apparition, deux prêtres leur parlèrent du Pape avec amour et conviction, de ses soucis et de ses responsabilités. A partir de ce moment, ils ajoutèrent « *et pour le Saint-Père* » à leurs formules d'offrande de sacrifices et ils récitèrent trois *Ave Maria* supplémentaires à son intention, après chaque chapelet.

Celui qui a le plus souvent encouragé les petits pasteurs d'Aljustrel dans leur mission de voyants et de victimes, c'est l'abbé Faustino Jacinto Ferreira, curé d'Olivai et archiprêtre de l'arrondissement d'Ourém.

Pieux, zélé, savant, très populaire, le curé d'Olivai s'éprit, dès le début, d'une véritable amitié pour Lucie, Jacinte et François. Il se fit un devoir de les initier à la vie spirituelle et de leur enseigner la pratique de la pénitence.

Plusieurs fois, il fit venir Lucie chez lui pour l'instruire, l'encourager, lui prodiguer les plus sages conseils. S<sup>r</sup> Marie des Douleurs garde encore la plus profonde reconnaissance à ce premier guide de sa vie spirituelle.

Plus tard, nous l'avons vu, il se déclara partisan de la réalité des apparitions et Monseigneur l'Evêque de Leiria le désigna comme membre de la Commission canonique d'enquête

CHAPITRE III  
DES APPARITIONS  
A LA MORT DE FRANÇOIS

**Le supplice des interrogatoires**

A mesure que les apparitions se répètent, les foules viennent plus nombreuses à la Cova da Iria et le terrain d'Antonio dos Santos devient une sorte de sanctuaire sans autel et sans prêtre.

Tous ces gens, ou presque tous, voulaient voir les enfants et causer avec eux.

Le jour du grand prodige, ils furent particulièrement en proie à cette curiosité de la foule. Leurs parents durent les arracher aux importuns pour les faire manger et se reposer. Vers minuit, Lucie, vaincue par la fatigue, se laissa tomber sur le plancher et s'endormit. Des gens passèrent la nuit dans le pays pour l'interroger le lendemain...

Et cela devait continuer sans arrêt... Tous les jours, désormais, encore plus qu'auparavant, ils seront questionnés par des publicistes, des médecins, des ecclésiastiques, de simples curieux. Les uns sont croyants, les autres athées, beaucoup sont indiscrets. « Ceux qui viennent les interroger sont si nombreux, déclara Maria-Rosa, le 25 octobre, à M. le Curé de Fátima, que c'est un grand miracle qu'ils ne soient pas encore malades. »

C'est là, pour les enfants, une véritable torture qu'ils ont d'ordinaire le courage d'offrir à Notre-Seigneur, mais qu'il leur arrive parfois de supporter malaisément et même d'éviter.

Ils sont ennuyés d'avoir à toujours répéter les mêmes choses ; mais aussi ils craignent de révéler le grand

secret confié par la Vision ou même de faire connaître des choses qu'ils veulent tenir cachées, notamment leurs pénitences et leurs sacrifices.

Aussi rivalisent-ils tous trois à qui trouvera un nouveau procédé pour échapper aux curieux indiscrets sans manquer à la charité ou à la vérité.

Un jour, se trouvant sur le mauvais chemin qui relie Aljustrel à la grand'route, ils voient descendre d'une auto, arrêtée au carrefour, un groupe de messieurs et de dames élégamment vêtus. Pas de doute possible sur ce que cherchent ces gens. Jacinte dit :

— En fuyant, nous serions remarqués. Allons au-devant d'eux.

Les étrangers les rejoignent et les arrêtent.

— Connaissez-vous les petits bergers auxquels apparaîtrait la Sainte Vierge ?

— Parfaitement, nous les connaissons.

— Pourriez-vous nous dire où ils habitent ?

— Prenez cette traverse ; là-bas, vous tournerez à gauche...

Et Lucie décrit minutieusement sa maison et celle de ses cousins. Les voyageurs partent en remerciant et les enfants, contents comme trois alouettes, courent se cacher dans les champs.

Une autre fois, François, s'étant écarté, vit arriver un groupe de belles dames coiffées de chapeaux « avec des rebords larges comme des tamis ».

— Grimpons sur ce figuier, dit-il ; avec ça sur la tête, elles ne nous verront pas.

De fait, les dames passèrent sous l'arbre et sous les enfants sans les apercevoir. Une fois hors de portée de leurs regards, ils s'enfuirent dans un champ de maïs.

Souvent, le trio s'éclipsait pendant des heures et des heures sans qu'on pût les découvrir. Où se cachaient-ils ? On ne l'a jamais su. Mais, dans ses souvenirs sur Jacinte, S<sup>r</sup> Lucie le révèle.

Ils se tenaient « derrière le puits » de l'enclos Santos, disparaissant le moment voulu derrière les haies et les fourrés. Ils allaient souvent aussi dans cette sorte de grotte que nous avons appelée le « trou du Cabeço » et où, pour la première fois, ils avaient eu la visite de l'Ange du Portugal.

Là, comme « derrière le puits », ils priaient aux intentions de la Dame et s'entretenaient des intérêts qu'elle leur avait confiés. Là, ils se trouvaient en paix pour réciter les *prières de l'Ange*, parfois des heures entières et jusqu'à tomber de fatigue, et aussi pour faire, sans témoins indiscrets, leurs petites pénitences.

S'ils se cachaient ainsi, ce n'était pourtant pas un principe chez eux de se refuser à toute enquête. Ils ont raconté cent et cent fois les apparitions ; on a sténographié leurs récits ; on les a photographiés souvent. Est-ce bien utile de répéter sans cesse les mêmes choses ?

Et puis, trop de gens cherchent visiblement à les embarrasser par des questions captieuses... Ce sont des petits enfants et on les provoque à dire des sottises... Il est juste qu'ils se défendent.

D'ailleurs, les enquêteurs sérieux, comme le Dr Formigão, ont rendu maintes fois témoignage de la politesse et de la bonne grâce des trois petits voyants quand ils étaient interrogés de façon convenable et pour des fins utiles.

Un témoin oculaire des phénomènes de la cinquième apparition, dans le récit qu'il en fait, rapporte : « Dès notre arrivée (à Fátima), mon ami F... et moi, nous allons chez les enfants pour les photographier et les interroger. Cette entrevue, c'est ce qui m'a le plus impressionné ce jour-là ; j'en reste vraiment enchanté : leur simplicité angélique prouve qu'ils ne mentent pas. »

N'oublions pas, pour comprendre leur attitude en certains cas, que ces interrogatoires posaient pour eux un cas de conscience assez troublant. Ils avaient résolu de cacher et la promesse faite à la Dame de se



sacrifier pour les pécheurs et les pénitences qu'ils faisaient pour tenir cette promesse. Il leur répugnait, et à juste raison, de s'afficher aux yeux des gens comme des victimes et des martyrs.

N'auraient-ils pas perdu tout le mérite de leur vie pénitente?... Et leurs parents n'y auraient-ils pas mis obstacle ?

Mais alors, ne faisaient-ils pas un mensonge lorsque les curieux leur demandaient si la Sainte Vierge ne leur avait pas dit autre chose et qu'ils répondaient « non » ?

Sur ce cas de conscience, en particulier, les conseils de M. le Curé d'Olival leur furent très précieux.

### Ecoliers

A la deuxième apparition, la Dame avait recommandé à Lucie « d'apprendre à lire ». Lorsqu'on demandait à l'enfant pourquoi elle n'allait pas à l'école, elle ne savait que répondre.

Après que ses parents eurent vendu le troupeau, rien n'empêcha plus la réalisation de ce désir de Marie. Ses cousins, libérés eux aussi de la garde des brebis, l'accompagnèrent à l'école du village.

Avec quelle curiosité furent observés les trois retardataires !... Intelligents et appliqués, ils firent de rapides progrès. Le grand souci des deux petits était d'apprendre leur catéchisme pour pouvoir faire leur Première Communion.

François savait de source certaine qu'étudier les sciences de ce monde ne lui servirait de rien. Aussi, il lui arrivait de passer à l'église même le temps de la classe.

En arrivant au bourg, ils allaient ensemble saluer Jésus-Caché dans son tabernacle. François disait quelquefois à Lucie :

— Toi, il faut que tu ailles en classe. Mais moi, je vais rester ici. Sous peu, j'irai au Ciel. Vaut-il la peine

que j'étudie ? Après la classe, tu passeras me prendre.

Aux récréations, Lucie et Jacinte laissent leurs compagnes jouer et le rejoignent devant le Saint Sacrement.

— Il semble qu'on me devine, disait Jacinte. Dès que j'entre à l'église, il y a des gens qui y viennent. J'aimerais tant rester seule avec Jésus ! Mais jamais on ne nous laisse tranquilles !

C'étaient, une fois, des gens d'un village voisin qui cherchaient les petits voyants pour leur recommander quelque pécheur, scandale et malheur de sa famille.

— Nous prions pour lui, dirent-elles, et nous offrirons des sacrifices pour qu'il se convertisse et n'aille pas en enfer, le malheureux !

Après la classe, elles retrouvaient François, dans un coin de l'église, près de l'autel où était gardé le Saint Sacrement.

En dehors des heures de classe, Jacinte, François et Lucie se rendent parfois à la Cova da Iria, lorsqu'ils pensent qu'il n'y a pas trop de monde, le soir, très tard. Mais souvent, ils y trouvent des pèlerins dont ils doivent subir ou les questions ou les suppliques, voire les compliments et les embrassades... Quelle épreuve pour leur humilité !

Malgré tout, nos trois petits amis trouvent encore le moyen de se réunir à l'écart, « derrière le puits » de Lucie ou dans le trou solitaire du Cabeço. Loin de tout et de tous, ils prient ensemble et s'encouragent mutuellement à souffrir. Ils revivent là les moments délicieux des apparitions et échangent leurs pensées sur les promesses qu'ils ont faites à la Dame et sur le secret qu'Elle leur a confié.

Les trois écoliers sont si habiles à cacher leur jeu que rien ne les distingue apparemment de leurs camarades du village. En devenant des voyants, ils n'ont pas cessé d'être des enfants. Ils parlent, ils rient et chantent comme avant. Ils s'appliquent de toutes leurs forces à ne pas se singulariser et à ne pas attirer

l'attention sur eux. L'humilité n'a pas plus de secret pour eux que la mortification.

Certes, quand ils sont seuls, ils parlent beaucoup... mais si quelqu'un s'approche, ils se taisent ou se mêlent tout naturellement à la nouvelle conversation.

On demandait à Olimpia :

— Avez-vous remarqué un grand changement dans vos enfants ?

— Rien d'extraordinaire. Ils sont aussi sages et aimables qu'auparavant, répondit la maman, les larmes aux yeux.

Oui, en tout comme les autres... et cependant, ils portent, eux seuls, un important secret et ils ont les yeux grands ouverts sur la destinée terrible qui les attend, toute proche.

### Faveurs extraordinaires

Notre-Dame n'oubliait pas ses petits messagers. Elle avait promis d'exaucer leurs prières, s'ils étaient dociles. Sans doute était-Elle satisfaite de leur obéissance, puisqu'Elle leur accordait de temps en temps quelque grâce de choix.

A ceux qui leur demandent une prière, ils ne refusent jamais. Et il arrive que la Vierge les exauce visiblement.

Une pauvre femme en larmes se jette à genoux devant Jacinte pour qu'elle lui obtienne de la Sainte Vierge la délivrance d'une très douloureuse infirmité. Jacinte saisit cette femme par les mains pour la relever. Se trouvant trop faible pour cela, elle s'agenouille à côté d'elle et prie avec elle... Bientôt la femme revint à la Cova da Iria pour remercier Marie de sa guérison.

Une autre fois, c'est un soldat qui, pleurant comme un enfant, se recommande aux prières des voyants. Il doit partir pour la guerre, en laissant sa femme malade avec la charge de trois enfants tout petits.

— Ne pleurez pas, dit Jacinte. Notre-Dame est si bonne !

Les pasteurs prièrent pour le soldat et ajoutèrent pour lui un *Ave Maria* à leur chapelet quotidien.

Au bout de quelques mois, l'homme revint avec sa femme et ses enfants remercier la Sainte Vierge. Il avait été doublement exaucé. La veille du départ, pris de forte fièvre, il avait été envoyé chez lui en congé illimité. Et bientôt son épouse s'était trouvée guérie, « par un vrai miracle de la Vierge », déclarait-il.

Il y avait, dans la paroisse, une femme qui insultait les voyants toutes les fois qu'elle les rencontrait. Un jour, comme elle sortait, prise de vin, de l'auberge, elle ajouta les coups aux injures habituelles. Quand ils furent échappés de ses mains, Jacinte dit :

— Il faudra beaucoup prier la Vierge pour la conversion de cette femme, et faire bien des sacrifices. Elle dit tant de péchés et si gros que, si elle ne se confesse pas, elle ira en enfer.

Quelques jours après, les deux fillettes jouent à se poursuivre. Elles sont justement devant la maison de la mégère. Jacinte s'arrête soudain et dit à Lucie :

— Cessons le jeu ! Faisons ce sacrifice pour la conversion des pécheurs.

Et, sans penser qu'on peut la voir, elle lève les mains jointes et ses yeux vers le Ciel, et récite la formule d'offrande. Précisément, la pauvre femme regardait les enfants derrière une petite lucarne de sa maison. Elle fut si frappée de la prière de Jacinte qu'elle n'insulta plus les enfants, leur demanda de prier pour elle et devint une croyante de la Cova da Iria.

Lucie raconte encore qu'un jour M<sup>me</sup> Emilie, de la Soutaria, paroisse d'Olival, vint la prendre, ainsi que Jacinte, pour les conduire chez M. le Curé d'Olival : c'était la première fois. Il faisait nuit lorsqu'on arriva à la Soutaria et on décida que les enfants y coucheraient. Mais il vint beaucoup de monde, amené par la curiosité, entre autres, une pieuse personne du voisinage

chez qui tous les jours un groupe de fervents se réunissaient pour réciter ensemble le chapelet. Elle voulut que les enfants aillent chez elle dire le chapelet avec ses amies. Il fallut céder aux instances ; mais la foule les suivit.

Entre l'une et l'autre maison, les deux petites sont arrêtées par une jeune fille en larmes qui supplie les enfants d'entrer chez elle pour voir son père et demander sa guérison. Il est affligé depuis trois ans d'un hoquet intolérable et continu. Jacinte se dévoue pour rester auprès de l'homme et prier avec lui.

Trois jours après, quand ils repartaient pour Aljustrel, la jeune fille et son père arrêtent les enfants pour les remercier. L'homme était délivré de son mal.

Voici un fait encore plus curieux. Une tante de Lucie, habitant Fátima et appelée Victoire, avait un fils qui avait déserté la maison paternelle et ne donnait plus de nouvelles. Cette femme vint trouver sa nièce pour lui demander de prier pour le prodigue. Lucie étant absente, la requête fut présentée à Jacinte.

Au bout de quelques jours, le jeune homme revint à la maison et demanda pardon à ses parents. Il raconta que, sur le chemin du retour, il s'était égaré à travers des montagnes et des bois inconnus, pendant la nuit et dans une violente tempête. Apeuré, il s'était mis à genoux pour implorer le Ciel. Et bientôt, il avait vu à côté de lui sa cousine Jacinte. Elle lui donna la main et le conduisit sur la route, puis le laissa en lui montrant la direction qu'il devait suivre.

Quand on demanda des explications à Jacinte, elle répondit :

— Je ne sais où sont ces montagnes et ces forêts. Mais j'ai beaucoup prié Notre-Dame pour lui, à cause du chagrin de tante Victoire.

« Comment cela s'est fait, dit Lucie, je ne le sais ; Dieu le sait. »

### Ames de voyants

Nous ne pouvons aisément nous rendre compte de la place que tenaient dans l'âme des enfants la pensée de la Dame de la Cova da Iria et les entretiens dont Elle les avait favorisés.

En ce qui concerne Lucie, nous pouvons seulement essayer de la deviner, car elle est, dans les souvenirs qu'elle nous rapporte, profondément attentive à parler d'elle-même le moins possible. Résolument et sans cesse, elle se met à l'écart pour laisser paraître sur la scène ses petits cousins seuls.

Nous ignorons donc si, parmi les révélations de Marie ou parmi les éléments de son message, Lucie n'avait pas été frappée plus spécialement par tel ou tel détail. De quoi aimait-elle particulièrement s'entretenir dans l'intimité avec ses deux confidents ? Comme elle devait rester sur la terre dépositaire du secret jusqu'au temps marqué par la Providence, elle s'estimait peut-être plus personnellement chargée de ce dépôt. Ces vues sur son avenir à elle, sur l'avenir de sa patrie et du monde, sur son rôle futur dans la diffusion de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, ces prévisions concernant la guerre actuelle (et peut-être d'autres éléments qui ne nous sont pas encore connus), voilà sans doute ce qui remplissait sa pensée et alimentait sa prière comme ses entretiens avec ses petits cousins.

Pour ce qui est de Jacinte, nous le savons déjà, son cœur délicat avait surtout retenu la vision des souffrances des damnés. Depuis la terrible apparition de l'enfer, le 13 juillet, elle ne savait pas en détacher sa pensée.

Dès le soir de ce jour, elle avait demandé des explications à Lucie sur l'éternité de l'enfer dont l'idée l'impressionnait vivement.

— Alors, après beaucoup d'années, l'enfer ne finit pas !... Et ces gens qui y brûlent ne meurent pas,...

ils ne deviennent pas de la cendre ?... Et si les chrétiens prient beaucoup pour ces malheureux, le bon Dieu ne les tire pas de là ?... Pas même en faisant beaucoup de sacrifices ?...

— Non, pas s'ils sont morts en état de péché mortel. Mais nous pouvons prier et offrir des sacrifices pour les pécheurs afin qu'ils se convertissent, comme la Dame nous l'a dit.

— Pauvres malheureux ! Alors nous prions beaucoup et nous ferons pénitence pour la conversion des pécheurs.

Parfois, elle s'asseyait pensive et répétait :

— L'enfer !... l'enfer !... Quelle peine me font ces âmes qui y tombent !... Et les gens qui sont là brûlent comme du bois dans le feu !... Il faut prier beaucoup pour empêcher les âmes d'aller en enfer.

Alors, toute tremblante de frayeur et d'émotion, elle s'agenouillait et, les mains jointes, disait la prière enseignée par la Dame :

— O mon Jésus, pardonnez-nous, etc.

Et les jours de grande affluence à la Cova da Iria, elle disait à Lucie :

— Tu devrais dire à Notre-Dame de montrer l'enfer à tous ces gens-là ! Tu verrais comme ils se convertiraient !

Et pensive, elle ajoutait :

— Tant de monde tombe dans l'enfer !... Tant de monde !

— Ne crains rien, puisque toi tu iras au Ciel.

— Je le sais. Mais je voudrais que tous ces gens-là y viennent aussi.

Et plus tard, si elle fut si courageuse pendant sa longue et crucifiante maladie, ce fut dans la pensée que ses souffrances convertissaient et rachetaient des pécheurs et leur évitaient la damnation.

Elle gardait aussi une profonde impression de la seconde apparition, quand la lumière mystérieuse leur avait révélé les douceurs du Cœur Immaculé de Marie. Elle disait parfois à Lucie ;

— Notre-Dame a dit que son Cœur Immaculé sera ton refuge et la voie qui te conduira à Dieu. Cela ne te fait pas plaisir ? Je l'aime tant son Cœur !... Il est si bon !

Elle ajoutait avec la simplicité de son âme d'enfant :

— J'aime tant le Cœur Immaculé de Marie ! C'est le Cœur de notre Mère du Ciel ! Tu ne trouves pas bien doux de répéter souvent : Cœur de Marie ! Doux Cœur de Marie !... J'y ai tant de plaisir !... tant de plaisir !..

Quand elle cueillait des fleurs dans la campagne, elle se mettait à chanter sur un air qu'elle avait improvisé elle-même : « Doux Cœur de Marie, soyez mon salut ! Immaculé Cœur de Marie, convertissez les pécheurs, préservez leurs âmes de l'enfer ! »

Lorsqu'elle connut les désirs de Marie concernant la communion réparatrice, elle se plaignait doucement :

— J'ai tant de chagrin de ne pas pouvoir communier en réparation des péchés qui offensent le Cœur Immaculé de Marie !

Pour François, ce qui l'avait le plus frappé, c'était la douceur de la présence divine et la pensée qu'un Dieu si bon était offensé par le péché.

Afin de pouvoir mieux se concentrer en Dieu, il laissait souvent ses compagnes pour aller prier à l'écart. Il s'absorbait dans le souvenir de cette lumière immense dans laquelle, dès la première apparition et deux autres fois, tous les trois s'étaient vus plongés. Il en parlait souvent à ses compagnes

— Nous étions comme en feu dans cette lumière qui est Dieu et nous ne brûlions pas ! Comment est Dieu !... Il est si beau que nous ne pouvons le dire... Mais quelle peine qu'il soit si triste ! Si je pouvais le consoler !

Consoler Dieu si bon et si attristé par les péchés du monde, c'était sa grande pensée.

Un jour, il s'était écarté en montant sur un rocher élevé, pendant que Jacinte et Lucie s'amusaient à



prendre des papillons « afin de faire le sacrifice de les laisser échapper ». Là, il priait. Lorsque les fillettes, sans doute lassées de courir, voulurent prier avec lui, il les appela sur son promontoire où tous trois purent à peine se tenir agenouillés.

— Mais que fais-tu là si longtemps, lui dit sa sœur ?

— Je pense au Seigneur qui est si affligé à cause de tant de péchés !... Oh ! si j'étais capable de le satisfaire !

Et dans cette intention, il passa la journée dans la prière et... sans manger.

Il disait :

— J'ai eu beaucoup de plaisir à voir l'Ange ; plus encore à voir la Sainte Vierge. Mais ce qui m'a plu davantage, c'est de voir Dieu dans cette grande lumière que la Dame nous a mise dans la poitrine. J'aime tant Notre-Seigneur ! Mais il est si triste à cause de tous les péchés !... Non, nous ne ferons plus aucun péché.

Un jour de l'automne 1917, Lucie lui demanda s'il lui était plus agréable que ses sacrifices servent à consoler Notre-Seigneur ou bien à sauver de l'enfer les pécheurs.

— A choisir, je préférerais consoler Notre-Seigneur. N'as-tu pas remarqué comment la Sainte Vierge, le mois dernier, devint si triste lorsqu'Elle demanda que « l'on n'offense plus Notre-Seigneur qui est tant offensé » ? Je voudrais consoler Notre-Seigneur, mais aussi convertir les pécheurs pour qu'ils ne l'offensent plus !

Lucie nous raconte encore qu'un jour où Jacinte n'avait pas voulu aller seule à un poste de garde qu'elle lui assignait, François s'était offert à la remplacer afin de « faire ce sacrifice pour les pécheurs ». Ne le voyant plus revenir, elle envoya Jacinte le chercher. Celle-ci, ne le trouvant pas, l'appelle de toutes ses forces et revient désolée de ne pas l'avoir vu.

Lucie, à son tour, va à sa recherche ; elle appelle aussi inutilement et enfin elle le trouve prosterné en prière derrière un tas de pierres qui le cachait. Il faut le secouer pour le ramener à lui :

— Tu priais Dieu ?

— Oui. Je me suis mis à réciter les prières de l'Ange et depuis je suis occupé à penser.

Ainsi, ce petit bonhomme de dix ans pouvait s'absorber en Dieu au point de ne pas entendre son nom crié à quelques mètres de lui.

On ne s'étonnera pas que des âmes aussi unies à Dieu et agréables à Marie aient été favorisées de grâces extraordinaires. Nous croyons savoir, en effet, que pendant la période 1917-1918 les petits voyants reçurent d'autres visites de la Reine du Ciel. Ne voulant faire état que de ce qui est publié avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique, nous ne parlerons que des apparitions à François et à Jacinte pendant leur maladie.

Ils eurent aussi des sortes de visions prophétiques. Voici deux récits de visions qui paraissent bien en rapport avec les événements écoulés et avec les malheurs actuels.

Un jour, Jacinte était restée près du puits pendant que son frère et sa cousine allaient chercher du miel sauvage dans un fourré voisin. Ceux-ci l'entendirent crier :

— Lucie ! Lucie ! Tu as vu le Saint-Père ?

— Le Saint-Père ? Non.

— Je ne sais pas comment ça s'est fait, mais je l'ai vu dans une maison très grande, agenouillé devant une petite table<sup>1</sup>, le visage entre les mains et il pleurait. Dehors, il y avait beaucoup de monde. Certains lui jetaient des pierres ; d'autres lançaient des imprécations et beaucoup de mauvaises paroles... Pauvre Saint-Père !

Lorsque, quelques jours après, les deux prêtres dont nous avons parlé donnèrent aux petits voyants le conseil de prier pour le Pape, la fillette dit à ses compagnons :

<sup>1</sup> Un prie-Dieu.

— Mais c'est bien celui que j'ai vu pleurer et dont la Dame nous a parlé dans le secret... n'est-ce pas vrai ? Sans doute, la Dame l'a montré aussi à ces deux prêtres. Vous voyez donc que je ne me suis pas trompée et qu'il faut beaucoup prier pour lui.

Une autre fois, pendant qu'ils disaient la prière de l'Ange dans la grotte du Cabeço, Jacinte se mit debout et appela sa cousine :

— Regarde !... Tu ne vois pas tant de routes, tant de sentiers et tant de champs pleins de gens qui pleurent de faim et qui n'ont rien à manger ?... Et le Saint-Père dans une église devant le Cœur Immaculé de Marie, en prière ? Et tant de monde en prière ensemble avec lui<sup>1</sup> ?... (Ici une réticence.)

Jacinte demanda par la suite à Lucie si elle pouvait dire qu'elle avait vu le Saint-Père. Sa cousine l'en dissuada parce que, par là, on pourrait deviner une partie du secret.

### Maladie et mort de François

Le 23 décembre 1918, Jacinte et François tombèrent gravement malades. Ils étaient frappés par le terrible fléau qu'on appela la grippe espagnole et qui fit tant de ravages en Europe. Successivement, tous les membres de la famille Marto, sauf le père, durent s'aliter<sup>2</sup>. Aidé par des parents et des voisins charitables, Manuel-Pedro remplit comme il put l'office d'infirmier.

La maladie ne diminue en rien la ferveur des deux petits dans la prière et dans le sacrifice. Ils semblent

<sup>1</sup> Cette vision semble bien s'être réalisée le 8 décembre 1942, lorsque Sa Sainteté Pie XII a solennellement consacré l'Eglise et le monde au Cœur Immaculé de Marie devant une foule énorme, dans la Basilique St-Pierre.

<sup>2</sup> Voici les dates des décès qui se produisirent chez les Marto : Francisco (François), 5 avril 1919 ; Jacinte, 20 février 1920 ; Florinda, 1920 ; Theresa, 1921. Chez les Santos, le père seul fut emporté par le fléau (31 juillet 1919).

même heureux d'avoir plus d'occasions de souffrir pour les pécheurs.

Parlons d'abord de François, puisqu'il doit mourir le premier. Des trois voyants de Fátima, il est le plus oublié. Dans les apparitions, son rôle est plus effacé : il n'a même pas entendu la voix suave de la Dame !

Mais était-il besoin qu'il entendît, puisqu'il aurait si peu à porter témoignage ? Pour se rendre compte des beautés du Paradis qui l'attend et pour le désirer, ne lui suffisait-il pas de voir ?

En tout cas, Marie viendra le chercher le premier : ne serait-ce pas comme le plus digne ? Il n'a jamais été moins fidèle, moins généreux que sa sœur et sa cousine. Et il priait avec une ferveur !

Il n'oubliait pas que Notre-Dame lui avait promis le Paradis à condition qu'il dît beaucoup de chapelets. Il l'oublia encore moins quand il fut cloué au lit par la maladie. Même au moment de la plus forte fièvre, il pensait à son chapelet et il le récitait plusieurs fois par jour.

Pendant les quinze premiers jours de sa maladie, il ne put quitter le lit.

« Dans sa maladie, écrit Lucie, il souffrait avec une patience héroïque, sans laisser échapper un gémissement ou une plainte. Il prenait tout ce que lui apportait sa mère et je ne suis jamais arrivée à savoir si quelque chose lui répugnait. »

Si Lucie venait le voir, il lui demandait de réciter le chapelet avec lui. S'il était trop faible pour pouvoir dire les cinq dizaines d'un seul trait, il se désolait. Sa mère le consolait en lui disant que Notre-Dame se contentait d'une prière mentale.

Quand il put se lever, il lui arriva de pouvoir sortir à certains jours. S'il s'en sentait le courage, il allait jusqu'à la Cova da Iria. Là il ravivait en lui l'image de la Dame de lumière, disant que son plus grand désir était d'aller la voir au Ciel.

Les bonnes âmes qu'il rencontrait lui disaient pour l'encourager qu'il guérirait bientôt. Il répondait invariablement par un « non » dont l'accent impressionnait.

Sa marraine voulait un jour faire un vœu pour que la Sainte Vierge le guérît <sup>1</sup>.

— C'est inutile d'y penser, marraine. Je n'obtiendrai pas la guérison.

Vers la fin février, l'état du petit malade s'aggrava sensiblement. Il s'alita de nouveau. Jacinte, qui devait elle aussi garder la chambre, venait passer de longues heures près de son lit. Si Lucie venait et qu'ils se trouvaient seuls, ils parlaient de la Dame et priaient.

Un jour, Lucie demanda à son cousin :

— François, souffres-tu beaucoup ?

— Oui, beaucoup. Mais je le supporte pour l'amour de Jésus et de Marie.

Cependant il portait toujours la corde de pénitence autour des reins. Ne pouvant plus la porter, il la donna à sa cousine.

C'est vers ce temps-là qu'avec sa sœur il fut favorisé d'une visite de la Sainte Vierge. Jacinte la raconta à Lucie :

— Notre-Dame est venue nous voir. Elle a dit qu'Elle viendra bientôt chercher François pour le Ciel. A moi, Elle m'a demandé si je voulais convertir d'autres pécheurs. Je lui ai dit que oui.

Elle m'a annoncé que j'irais dans un autre hôpital, que j'y souffrirais beaucoup, mais que je dois tout supporter pour la conversion des pécheurs et en réparation des offenses contre le Cœur Immaculé de Marie.

— Je pensais à Notre-Seigneur, à sa divine Mère, aux pécheurs et à la guerre qui doit venir. Il mourra

<sup>1</sup> Elle voulait promettre à la Sainte Vierge d'offrir, pour l'entretien de son autel, un poids de blé égal au poids de l'enfant guéri. C'est une formule de promesse assez répandue dans le peuple portugais pour demander la santé d'un malade.

tant de monde ! Il y en a tant qui vont en enfer !... Il y aura tant de maisons détruites !... tant de prêtres morts !... Quel chagrin !... Si on cessait d'offenser le Seigneur, la guerre ne viendrait pas et les gens n'iraient pas à l'enfer. Ecoute, je vais au Paradis. Mais toi, quand tu verras, la nuit, cette lumière dont la Dame a parlé, prends la fuite et viens Là-Haut !...

— Mais je ne crois pas qu'on puisse s'enfuir au Ciel !...

— C'est vrai, cela ne se peut pas. Mais ne crains rien ! Au Ciel, je prierai beaucoup pour toi, pour le Saint-Père, pour le Portugal, pour que la guerre n'y arrive pas et pour tous les prêtres.

Cependant François s'affaiblissait toujours. Le petit malade continuait à mettre en première place l'intention de consoler Jésus et sa divine Mère. Il leur offrait souvent ses souffrances qui, parfois étaient grandes.

Un jour, il dit à sa cousine :

— Tu vois, je vais bien mal. Il me reste peu de temps pour aller au Ciel.

— Alors, fais attention ! répondit Lucie. Quand tu y seras, n'oublie pas de prier beaucoup pour les pécheurs et pour le Saint-Père, pour Jacinte et pour moi.

Et toujours préoccupé et absorbé par la vision de Dieu, il répliquait naïvement :

— Oui, je prierai. Mais, dis ! il vaudrait mieux que tu fasses ces recommandations à Jacinte parce que je crains de ne pas y penser quand je verrai Notre-Seigneur. Je voudrai tellement le consoler !...

Maintenant son état s'aggravait de jour en jour. L'appétit manquant totalement, il ne s'alimentait guère, et ses forces diminuaient.

Un matin, de très bonne heure, sa sœur Thérèse court chercher Lucie, car François est plus malade et veut lui parler. Lucie s'habille en hâte et accourt ; le malade fait sortir tout le monde de sa chambre.

Il doit se confesser le jour même pour se préparer à mourir bientôt. Il veut que sa cousine l'aide dans son examen de conscience. Lucie ne trouve comme

péché que la désobéissance à maman pour s'échapper des curieux importuns. Jacinte, consultée à son tour, rappelle deux autres peccadilles. Avant les apparitions, il a pris dix sous à la maison pour acheter un harmonica et un jour que les enfants d'Aljustrel lançaient des cailloux à ceux de Boleiros, il en a lancé lui aussi.

— C'est vrai, et je m'en suis confessé. Mais je les confesserai de nouveau. Qui sait si, par ces péchés, je ne suis pas cause que le Seigneur est si triste ? Mais même si je ne devais pas mourir, je ne les ferais plus. J'en suis bien repentant.

Et joignant les mains, il récita la prière : « O mon Jésus, pardonnez-moi mes péchés... etc. »

Il supplia Lucie de demander pardon pour lui. Elle le rassura :

— Si Jésus ne t'avait pas pardonné, la Sainte Vierge n'aurait pas dit l'autre jour à Jacinte qu'Elle allait venir bientôt te prendre pour le Paradis.

Lucie part pour la messe.

— Demande à Jésus-Caché que M. le Prieur me donne la Communion.

C'était le 2 avril, Olimpia, trouvant que l'état de son petit s'était particulièrement aggravé, fit appeler M. le Curé. Pâques d'ailleurs approchait.

La grande crainte de François était que le prêtre ne lui apportât pas le Saint Viatique, parce qu'il n'avait pas encore été admis à la Sainte Table

Quelle joie quand l'abbé Ferreira, l'ayant confessé, promit de lui apporter la Sainte Communion le lendemain matin !

Il voulut rester à jeun et, quand le prêtre revint, il voulait se confesser de nouveau pour communier avec plus de respect.

Après avoir reçu l'Hostie « avec une grande lucidité d'esprit et une grande piété<sup>1</sup> », il parut tout rayonnant de joie.

<sup>1</sup> Déclaration du curé au procès canonique.

Seul avec Lucie et Jacinte, il leur dit :

— Je vais partir pour le Ciel. Je prierai beaucoup Jésus et la Très Sainte Vierge de vous y amener vous aussi bientôt.

Sa marraine lui servait d'infirmière ; il lui demanda pardon pour tous les déplaisirs qu'il avait pu lui causer.

Le lendemain, 4 avril, vers 6 heures du matin, il dit à sa mère :

— Regarde, maman, quelle belle lumière, là, près de la porte !

Et au bout d'un moment :

— Maintenant, je ne la vois plus...

Alors son visage s'illumina d'un sourire angélique et, sans agonie, sans contractions, sans gémissements, il expira doucement.

Etant né le 11 juin 1908, il n'avait pas encore onze ans.



## CHAPITRE IV

### MALADIE ET MORT DE JACINTE

#### « Tout ce qu'ils voudront »

Lorsque, la veille de sa mort, François lui avait fait ses adieux, Jacinte lui avait donné ses commissions pour le Ciel.

— Donne beaucoup de compliments à Notre-Seigneur et à Notre-Dame. *Dis-leur que je souffrirai tout ce qu'ils voudront* pour les pécheurs et pour faire réparation au Cœur Immaculé de Marie.

« Souffrir tout ce que Dieu voudra », ce fut désormais le programme de sa vie. Nous avons connu Jacinte plaintive, délicate, aimant à la folie les jeux et la danse. La grâce a maintenant transformé son âme. Elle est devenue patiente, forte et même dure devant la souffrance : elle sait que rien ne compte ici-bas, sinon sauver son âme et les âmes des autres. Cette fillette de neuf ans se montre une pénitente héroïque, une victime d'amour, une véritable martyre.

Et à mesure qu'elle approche de sa fin, son amour pour Jésus et Marie, sa résignation, son esprit de sacrifice gagnent en intensité, comme si elle voulait faire un suprême effort pour gagner, tant qu'il en est temps, une plus belle couronne.

Elle pense beaucoup à son frère François.

— Qu'il me tarde de le voir ! disait-elle avec des larmes

Elle veut aller là où il est, avec Jésus qu'elle aime. Comme elle répète souvent son oraison jaculatoire préférée :

— *O mon Jésus, je vous aime!*

Si Lucie vient la voir, elle lui demande de la dire avec elle.

— J'aime tant dire à Jésus que je l'aime ! Quand je le lui dis très souvent, il me semble que j'ai une flamme dans la poitrine, mais une flamme qui ne brûle pas.

Ou bien encore :

— J'aime tant Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, que je ne me fatigue jamais de le leur dire !

Et par amour pour eux, elle supporte patiemment sa cruelle maladie.

La grippe espagnole a dégénéré en pleurésie avec complications. Ses souffrances sont parfois très grandes, mais elle n'en laisse rien paraître.

— Dis, Jacinte, tu vas mieux ? lui demande sa cousine.

— Tu sais bien que non... Comme j'ai mal au côté !... Mais je ne dis rien, je souffre pour la conversion des pécheurs.

Il fallut bien qu'elle se débarrassât elle aussi de son petit cilice de corde. Elle le donna à Lucie.

— Garde-le-moi. Je crains que ma mère ne le voie. Si je vais mieux, je te le redemanderai.

Cette corde avait trois nœuds ; elle était un peu tachée de sang. Lucie la cacha soigneusement. Plus tard, elle la brûla avec celle de François.

Olimpia se lamentait sur l'état de sa fille.

— Pourquoi te chagrines-tu ? Je vais bien.

D'autres fois :

— Ne te plains pas, maman ! J'irai au Ciel ; là, je prierai beaucoup pour toi.

Elle aime beaucoup les visites de Lucie. Avec sa cousine, elle s'entretient du secret et des autres confidences de la Dame. Or, Lucie est presque toute la

journée à l'école. Quelle pénitence à offrir à Jésus !

Son amie la dédommage en lui apportant des fleurs qu'elle a cueillies de préférence du côté de la grotte du Cabeço, où elle revient parfois et qui leur rappelle tant de souvenirs communs.

— Je ne reviendrai plus là-haut, dit la petite, ni aux Valinhos, ni à la Cova da Iria ! Et j'en ai tant de peine !

— Mais que t'importe ? Tu vas au Ciel, voir Notre-Seigneur et Notre-Dame.

— C'est vrai !

Et la voilà tout heureuse...

Un jour de printemps 1919, elle annonça à Lucie d'une voix entrecoupée par la suffocation :

— Notre-Dame m'est apparue. Elle veut que j'aille dans deux hôpitaux. Mais ce n'est pas pour guérir. C'est pour souffrir davantage. Je mourrai bientôt... et je vais mourir sans avoir reçu Jésus-Caché !... Si la Sainte Vierge me l'apportait en venant me chercher !

### Aimer et être aimée

Vers ce temps-là, une cousine lui donna une image représentant un calice et une hostie. Elle la prit, la baisa avidement et dit, comme emportée dans un beau rêve ou dans une vision lointaine, et sans doute plongée dans les doux souvenirs de la Communion mystique du Cabeço :

— C'est Jésus-Caché. Je l'aime tant ! Qui me donnera de le recevoir à l'église ?... Est-ce qu'au Ciel on ne communique pas ?... Si on y communique, je le ferai tous les jours. Si l'Ange venait à l'hôpital m'apporter une seconde fois la Sainte Communion ! Que je serais contente !

Lorsque Lucie revenait de l'église ayant communié, elle la faisait mettre tout près d'elle pour mieux sentir la divine Présence. Elle disait parfois :

— Je ne sais comment cela se fait. Je sens Notre-Seigneur au dedans de moi ; je comprends ce qu'il me dit, sans le voir ni l'entendre. Mais il fait si bon être avec lui !

On avait donné à Lucie une image du Sacré Cœur de Jésus ; elle en fit cadeau à Jacinte, qui la gardait constamment avec elle, et la baisait souvent :

— Je baise le Cœur de Celui que j'aime le plus. Je voudrais aussi avoir une image du Cœur de Marie !... J'aurais plaisir d'avoir les deux ensemble.

Clouée sur son lit de souffrances, Jacinte est heureuse de souffrir. Sa résignation et son esprit de sacrifice deviennent même plus intenses comme si, sentant sa fin prochaine, elle voulait faire un suprême effort pour gagner une plus belle couronne.

Son grand, son seul bonheur était de recevoir la visite de Lucie, sa confidente et sa conseillère. Elle lui disait les ambitions apostoliques de son cœur ardent. Son amour pour Jésus et pour Marie, comme elle aurait voulu le communiquer à tous les cœurs !

— Il ne me reste plus longtemps pour aller en Paradis. Toi Lucie, tu restes ici-bas pour faire savoir que le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Quand il faudra que tu parles, tu n'iras pas te cacher. Dis à tout le monde — que le bon Dieu nous accorde ses grâces par l'intermédiaire du Cœur Immaculé de Marie — qu'on ne doit pas hésiter à les lui demander, que le Cœur de Jésus veut être vénéré avec le Cœur Immaculé de Marie, que les hommes doivent demander la paix à ce Cœur Immaculé — parce que Dieu la lui a confiée !

« Si je pouvais mettre dans les cœurs de tous ce que je sens là-dedans, qui me fait tant aimer le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie !... »

Et elle s'y efforçait effectivement lorsque les autres enfants du hameau venaient la visiter dans sa chambre de malade. Elle y admettait fillettes ou garçons, mais seulement ceux qui étaient plus petits qu'elle.

Elle leur enseignait des prières, des cantiques. Puis elle jouait avec eux, assise sur son lit, ou bien par terre, au milieu de la chambre, s'ils la trouvaient levée.

Puis elle leur faisait dire le chapelet, et leur conseillait de ne plus offenser Dieu Notre-Seigneur pour ne pas aller en enfer.

Certains passaient là des matinées ou des après-midi entières. « Quand ils étaient partis, dit Lucie, ils n'osaient pas revenir ; un certain respect les retenait. Ils venaient me chercher et me demander de les introduire. D'autres attendaient devant la porte que ma tante ou Jacinte les appelât et les invitât à entrer. »

Les femmes du hameau venaient aussi la voir ; elles s'installaient près d'elle à coudre ou à tricoter, pendant que leurs petits enfants jouaient avec la malade. S'il échappait aux uns ou aux autres des expressions qui blessaient la charité ou quelque autre vertu, Jacinte ne manquait pas de les reprendre doucement.

Des gens venaient de loin, par curiosité ou par dévotion, la visiter. Ils étaient dans l'admiration devant cette patience toujours égale, car les souffrances, qu'on devinait grandes, ne lui arrachaient jamais la moindre plainte ni exigence. Devant ces étrangers, elle prenait d'ordinaire une attitude excessivement sérieuse et gardait le silence. Certains restaient près de son lit de longs moments, heureux seulement d'être auprès d'elle. Aux interrogations, si minutieuses fussent-elles, elle répondait brièvement et simplement, sans montrer impatience ni déplaisir. Mais quand elle retrouvait Lucie :

— La tête me fait mal d'entendre tous ces gens ! Maintenant je ne puis plus fuir pour me cacher. Comme cela, j'offre plus de sacrifices à Notre-Seigneur.

Tous ces visiteurs paraissaient éprouver à côté d'elle quelque chose de surnaturel. Un prêtre disait devant Lucie après une visite de ce genre, du vivant de François :

— Ce qui m'impressionne le plus, c'est l'innocence et la sincérité de Jacinte et de François.

Et un confrère qui l'accompagnait, ajoutait :  
— J'éprouve un je ne sais quoi à côté de ces petits. Il me semble que je sens quelque chose de surnaturel. De parler avec eux, cela m'a fait du bien à l'âme.

### Encore souffrir !

Cependant la maladie de la petite Jacinte s'aggravait toujours. Bientôt le médecin parla de pleurésie purulente et estima qu'il valait mieux hospitaliser l'enfant.

Jacinte s'y attendait ; elle pensait même que le départ serait la séparation définitive d'avec ses parents et d'avec Lucie. Sa céleste Amie lui a dit qu'elle resterait seule à l'hôpital où sa mère la conduirait.

— Si tu venais avec moi, Lucie !... Je vais là-bas souffrir toute seule !...

Admise à l'hôpital Saint-Augustin, à Ourém, moyennant une modique pension payée par ses parents, elle y séjourna en juillet et août 1919.

Quand sa mère allait la voir, la grande faveur qu'elle demandait, c'était qu'elle lui amenât Lucie. Et pendant qu'Olimpia faisait ses autres courses en ville, les deux enfants se confiaient mutuellement leurs mystiques préoccupations.

« Je la trouvais, dit Lucie, joyeuse de souffrir par amour pour Dieu et pour le Cœur Immaculé de Marie, pour les pécheurs et pour le Saint-Père. Elle ne savait pas parler d'autre chose. »

Au bout de deux mois d'hôpital, Jacinte revint à Aljustrel aussi malade qu'à son départ. Une fistule s'était ouverte à son côté gauche qui la faisait horriblement souffrir. Le pansement quotidien était très douloureux, mais elle ne se plaignait jamais.

Un tourment nouveau, c'est de ne pouvoir échapper aux visites des curieux qui viennent encore la questionner.

— Que j'aimerais pouvoir m'en aller réciter le Rosaire sur la montagne !

La plaie s'envenime chaque jour. Bientôt, le pus jaillit si abondant qu'elle peut, en se baissant, le faire couler sur un tesson.

Jamais une plainte, toujours le même aimable sourire.

Au support de ses souffrances, elle trouve encore la force d'ajouter des sacrifices volontaires.

Quand on lui demandait si elle avait besoin de quelque chose, elle répondait :

— Merci, je n'ai besoin de rien.

Mais à peine était-on sorti qu'elle confiait à Lucie :

— J'ai bien soif, mais je ne veux pas boire pour offrir cela à Jésus pour les pécheurs.

Elle n'aime pas du tout le lait, mais elle le prend au point que, parfois, sa mère croit que maintenant elle se met à l'aimer.

Certaines nuits, elle offre le sacrifice de ne pas changer de position dans le lit.

Comme au temps de sa bonne santé, elle se lève pour réciter la prière de l'Ange. Elle est si faible qu'elle ne peut plus incliner le front jusqu'à terre sans tomber ; elle se contente de rester à genoux.

Or, Lucie ayant dit cela à M. l'archiprêtre Jacinto Ferreira, curé d'Olival, celui-ci lui fit défendre de quitter le lit pour prier. Elle obéit parce que Lucie l'assura que Jésus « aime qu'on suive les conseils de M. l'archiprêtre ».

Quelquefois sa mère, survenant, la trouvait le visage dans les mains, immobile, pensive.

— A quoi penses-tu, ma fille, depuis si longtemps ?

Elle lui répondait par un sourire et bientôt retombait dans le même recueillement. A Lucie, elle confiait :

— Je pensais à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge, aux pécheurs et à...<sup>1</sup>. J'aime beaucoup à penser.

<sup>1</sup> Chose qui fait partie sans doute du « secret ».

Le Saint-Esprit ne nous dit-il pas qu'il a des colloques délicieux avec les innocents et les simples de cœur ?

### A Lisbonne

Pendant une de ces méditations, la Sainte Vierge lui apparut encore. Jacinte, d'ailleurs, n'était nullement surprise de ces visites de la Mère du Ciel.

Cette fois, Elle venait pour lui annoncer son dernier Calvaire et l'y préparer comme elle l'a raconté à Lucie.

— Elle m'a annoncé que j'irai à Lisbonne, dans un autre hôpital. Je ne te reverrai plus, ni mes parents. Après avoir souffert beaucoup, je mourrai seule. Elle m'a dit aussi de ne pas avoir peur, car Elle viendra me chercher pour le Ciel.

Toute en larmes, Jacinte embrassait sa cousine :

— Jamais plus je ne te verrai. Tu ne viendras pas me voir. Ecoute, prie beaucoup pour moi, car je mourrai seule...

Cette pensée de « mourir seule » ne la quitta plus. Un jour, Lucie la trouva serrant sur son cœur une image de la Vierge et disant :

— Oh ! ma bonne Mère du Ciel, alors je dois mourir toute seulette ?...

— Que t'importe, si la Sainte Vierge vient te prendre ?

— C'est vrai... Je ne sais pas pourquoi, il y a des moments où j'oublie qu'Elle viendra me chercher...

Et Lucie l'entendait répéter :

— O Jésus, je pense que vous pouvez convertir beaucoup de pécheurs. Ce sacrifice est si grand !

Cependant, une circonstance imprévue vint hâter l'accomplissement des prédictions de la Vierge très sainte. Vers la mi-janvier<sup>1</sup>, un médecin réputé de Lisbonne, le D<sup>r</sup> Enrico Lisboa, spécialiste en ophtal-

<sup>1</sup> Un dimanche, probablement le 11 janvier 1920. Le D<sup>r</sup> Lisboa était accompagné du D<sup>r</sup> Formigão qui insista lui aussi auprès des parents de Jacinte pour le transfert à Lisbonne.



mologie, vint en pèlerinage à la Cova da Iria. Il voulut voir les enfants. Trouvant la petite Jacinte dans un état pitoyable, il insista pour qu'elle fût transportée à Lisbonne, assurant qu'une opération pouvait la sauver.

Les parents objectent que la petite n'a qu'un désir : rejoindre son frère au plus tôt « chez la Sainte Vierge », et que les soins seront inutiles comme ils l'ont été à l'hôpital de Vila Nova de Ourém, puisque la Sainte Vierge doit venir la prendre.

Le médecin réplique que la bonne façon d'être sûr que la Sainte Vierge la veut au Ciel, c'est de la soigner le mieux possible. Après on verra ce que Notre-Dame fera. Il s'offre à payer tous les frais.

Olimpia refuse toujours de laisser partir la petite malade. Le docteur parle de cette affaire au baron d'Alvayàzere, lequel en parle avec le nouveau curé de Fátima. On convoque Olimpia à la cure et enfin on la persuade. Jacinte, qui assistait à l'entrevue, ne fit pas d'opposition, sans doute parce qu'elle savait que sa destinée était d'aller à Lisbonne et d'y mourir.

« Le départ, écrit Lucie, fut un déchirement. L'enfant m'embrassait sans fin, les yeux pleins de larmes ; elle me disait :

— « Prie beaucoup pour moi jusqu'à ce que je parte pour le Ciel. Quand j'y serai, je prierai beaucoup pour toi... Ne dis jamais le secret à personne, même si on veut te tuer. Aime beaucoup Jésus et le Cœur Immaculé de Marie et fais beaucoup de sacrifices pour les pécheurs.

On avait demandé à une riche famille de Lisbonne d'héberger l'enfant en attendant son entrée à l'hôpital. Mais en voyant le véritable état de la petite malade, elle refusa de la recevoir.

Olimpia alla frapper à la porte d'un orphelinat contigu à l'église de Notre-Dame des Miracles, tenu par une religieuse franciscaine sécularisée, S<sup>r</sup> Marie Puri-

fication Godinho. Précisément, très frappée, par les récits des événements de Fátima, elle souhaitait vivement de pouvoir s'en instruire et pria Dieu d'avoir au moins la grâce de voir les enfants privilégiés. Elle exprimait cette prière au moment précis où le facteur tirait la sonnette de sa porte pour lui remettre une lettre d'une dame de Lisbonne, amie du D<sup>r</sup> Lisboa et de Jacinte, lui demandant d'accepter celle-ci parmi ses pensionnaires<sup>1</sup>. La réponse fut évidemment favorable et l'enfant fut accueillie avec la plus généreuse charité.

A peine était-elle entrée, une autre dame se présente pour la voir, lui demande une prière et lui laisse cinquante escudos que l'enfant remet aussitôt à la directrice. Sa pension était ainsi payée d'avance !

S<sup>r</sup> Godinho avait alors une vingtaine d'orphelines toutes recueillies gratuitement ou presque. Aussi, elles l'appelaient « marraine ». Jacinte lui donna le même nom et elle appela son établissement « Maison de Notre-Dame de Fátima ».

L'enfant passa là à peine quinze jours ; elle y laissa un impérissable souvenir par sa gentillesse, sa piété, sa patience, sa modestie, son esprit de prière et aussi par la manière touchante dont elle manifestait sa reconnaissance. Ses compagnes étaient très impressionnées par ses exemples.

Ce qui faisait son bonheur, c'était de vivre sous le même toit que Jésus-Hostie. Elle parlait souvent de lui, manifestait un grand désir de la Communion et, de fait, la recevait tous les jours<sup>2</sup>. Elle se rendait à la chapelle et y restait longtemps, les yeux fixés sur le tabernacle.

<sup>1</sup> Plus tard, S<sup>r</sup> Godinho put voir aussi Lucie lors d'un voyage de l'enfant à Lisbonne.

<sup>2</sup> D'après les déclarations répétées de S<sup>r</sup> Godinho, qui ajoutait le 30 novembre 1937 : « Je crois qu'elle avait fait déjà la communion privée chez elle. » Sur ce point il y a controverse entre les auteurs portugais ; nous n'y entrerons point.

La Sainte Vierge lui apparut plusieurs fois et certains récits mentionnent aussi des apparitions de saint Joseph et de son Ange gardien.

Un jour qu'elle gardait le lit, la directrice étant venue lui faire visite, elle lui dit :

— Revenez plus tard, marraine ; maintenant, j'attends la Sainte Vierge.

Et elle regardait fixement, comme transfigurée, dans la direction d'où la Vierge venait.

L'imagination ni la fièvre n'étaient pour rien dans ces visions. On le voit surtout par les pensées que l'enfant proférait après ces célestes colloques. C'étaient des choses bien au-dessus de son âge et de sa rudimentaire instruction.

Sa marraine, qui a recueilli certaines de ces pensées<sup>1</sup>, lui demanda un jour qui lui avait appris ces choses.

— La Sainte Vierge, répondit-elle ; quelques-unes, je les ai trouvées moi-même. J'aime tant à penser !

Une autre preuve du caractère objectif de ces apparitions dont parlait Jacinte, c'est la réalisation de nombreuses prédictions qu'elle a faites dans ces derniers jours de sa vie.

Elle a prédit à sa « marraine » la mort prochaine de deux de ses sœurs que maman Olimpia ne consentait pas à laisser entrer au couvent. Elle lui a annoncé qu'elle réaliserait son désir d'aller à Fátima, mais seulement après sa mort. Et en effet, S<sup>r</sup> Godinho y alla pour accompagner la dépouille mortelle de l'enfant quand on la transporta à Ourém.

A un médecin qui se recommandait à ses prières quand elle serait au Ciel, Jacinte déclara :

— Vous me suivrez bientôt.

Un autre médecin s'approche et lui demande aussi ses prières pour lui et une de ses filles. Jacinte promet ; puis, après un long regard sur lui :

<sup>1</sup> Voir un choix de ces Maximes plus loin, IV<sup>e</sup> partie documentaire, p. 374.

— Vous me suivrez aussi tous deux ; votre fille d'abord, vous ensuite.

Ces deux prédictions se sont vérifiées. Et on cite d'autres exemples. On mentionne même des cas frappants de pénétration des consciences.

### L'opération et la mort

Jacinte ne cessait de répéter que l'intervention chirurgicale était inutile, car Marie l'assurait qu'Elle viendrait bientôt la chercher. Elle aurait voulu mourir dans la « Maison de Notre-Dame de Fátima » et sa marraine l'aurait voulu aussi. Mais le D<sup>r</sup> Lisboa fut inflexible. Il demanda l'intervention à son ami le D<sup>r</sup> Leonardo de Castro Freire, directeur de l'hôpital Dona Stefania.

Le jour de la Purification<sup>1</sup>, s'étant confessée, elle communit et part pour l'hôpital, non sans avoir fait ses adieux, plus avec des larmes qu'avec des paroles, à Jésus-Caché au tabernacle de la petite église.

A Dona Stefania, médecins et infirmières grondent Mère Godinho d'avoir gardé avec ses autres enfants une fillette si malade. Jacinte défend sa marraine.

Elle est admise à la section des enfants<sup>2</sup>. On savait à l'hôpital que c'était une voyante de Fátima. Le personnel cependant n'a gardé aucun souvenir de cette malade... un numéro comme les autres.

Heureusement, S<sup>r</sup> Purification venait la voir tous les jours avec une dame bienfaitrice. Elle recevait la visite du médecin de l'orphelinat, D<sup>r</sup> Cardoso Tavares ; son père et sa mère vinrent aussi jusqu'à Lisbonne pour la voir.

Elle répétait que l'opération était inutile. Elle fit écrire à Lucie : « La Sainte Vierge est venue de nou-

<sup>1</sup> 2 février, qui était, cette année, le lundi de la Septuagésime

<sup>2</sup> Salle inférieure, lit n<sup>o</sup> 60.

veau me voir ; Elle m'a dit le jour et l'heure qu'Elle viendra me prendre et m'a recommandé d'être bien sage. »

Comme l'ambiance de l'hôpital différait de celle de l'orphelinat de S<sup>r</sup> Godinho ! Les prédictions de la Vierge et les sombres pressentiments de la fillette allaient vraiment se réaliser : elle était « seule », elle mourrait « seule »...

C'est là qu'il faut placer la plupart de ces réflexions sur les modes, sur les médecins, sur ces choses qui attristaient tant la Sainte Vierge, etc.

L'opération fut faite le mardi de la Sexagésime, 10 février, par le chirurgien en chef, D<sup>r</sup> Castro Freire, assisté du D<sup>r</sup> Elvas. N'osant pas la chloroformer à cause de sa faiblesse, on se contenta de l'anesthésie locale. Elle pleura beaucoup quand on lui ôta ses vêtements.

On lui enleva deux côtes à gauche, ce qui lui fit une plaie large comme la main.

Au moment du pansement, elle éprouvait des douleurs spasmodiques, mais elle ne se départait jamais de son angélique patience. « O ma bonne Vierge !... O ma bonne Vierge !... », gémissait-elle au moment des douleurs les plus aiguës.

Elle s'encourageait souvent elle-même en disant :

— Patience ! Tous nous devons souffrir pour gagner le Ciel !

Et dans le fond de son cœur, elle ajoutait sans doute :

— O Jésus, tout pour votre amour et pour la conversion des pécheurs ! Vous pouvez en convertir beaucoup, ce sacrifice me coûte tant !

Quatre jours avant sa mort (lundi 16 février), elle parla à sa marraine de ses souffrances particulièrement atroces. Mais le lendemain (mardi gras), comme elle l'exhortait à la patience, Jacinte lui déclara :

— Ecoutez, marraine, maintenant je ne me plains plus. Notre-Dame m'est apparue encore. Elle va bientôt venir me chercher. Elle m'a enlevé toutes mes douleurs.

Dès cette heure, elle ne se plaignit plus et ne laissa plus apparaître sur son visage le moindre signe de souffrance.

Elle ajoutait que, cette fois, la Sainte Vierge lui avait paru bien triste et lui avait même dit la cause de son chagrin :

— *Les péchés qui conduisent le plus grand nombre d'âmes à la perdition sont les péchés de la chair. Il faut renoncer au luxe, ne pas s'obstiner dans le péché comme on a fait jusqu'ici. Il est indispensable de faire grande pénitence.*

Et Jacinte ajoutait :

— Oh ! j'ai beaucoup de peine pour Notre-Dame ! J'ai beaucoup de peine<sup>1</sup> !

Le vendredi, 20 février, vers 6 heures du soir, elle déclare qu'elle va mourir et demande les derniers sacrements. Vers 8 heures, M. le Curé des Saints-Anges, l'abbé Pereira dos Reis, vient la confesser et parle de revenir le lendemain pour le saint Viatique. Jacinte insiste pour qu'on ne tarde pas, car elle va mourir. Le prêtre croit tout de même pouvoir attendre au lendemain. Mais le soir même, vers 10 h. 30, surveillée seulement par la garde de nuit, elle expire dans la paix la plus profonde.

### Le caveau blanc

Sa marraine habilla ce petit corps innocent, qui avait tant souffert pour la conversion des pécheurs, avec une robe blanche de communiant et une ceinture bleue, comme l'enfant l'avait demandé.

A la nouvelle de sa mort, il se fit, parmi les croyants de Fátima habitant la capitale, une souscription pour faire rapporter ses restes au pays natal.

<sup>1</sup> Ce jour-là, l'enfant se distrait en regardant des images pieuses. Elle trouva une image de Notre-Dame de Sameiro, pèlerinage fameux de Braga. Elle dit que, de toutes les images de Marie, c'est celle qui ressemble le plus à Notre-Dame de Fátima.

Après la cérémonie funèbre à l'église des Saints-Anges, qui attira une grande foule, le cercueil fut porté à la sacristie pour y attendre son transfert. Il vint tellement de monde pour voir le petit cadavre et lui faire toucher des objets de piété, qu'il fallut laisser le cercueil ouvert. Cela dura quatre jours.

« Couchée dans son petit cercueil, nous dit un témoin, elle paraissait vivante, avec ses lèvres et ses joues roses: Elle était très belle. Quand les gens arrivaient devant la bière, c'était un enthousiasme, une admiration, un délire. Elle exhalait un parfum suave comme celui des fleurs les plus exquises : le plus grand incrédule n'aurait pu en douter<sup>1</sup>. »

Le Dr Lisboa trouve le fait d'autant plus surprenant que la maladie avait un caractère infectieux et que la bière était restée ouverte pendant trois jours et demi<sup>2</sup>.

Le 24 février, vers midi, on plaça le corps dans un cercueil de plomb, avec de la chaux vive, selon les règles. Un cortège nombreux l'accompagna jusqu'à la gare. Le train le déposa à la station de Chão de Maças et il fut enseveli, non dans la terre à Fátima, mais à Ourém, dans le caveau familial du baron d'Alvayàzere.

.....

Quinze ans plus tard, le 12 septembre 1935, malgré les instances de la famille d'Alvayàzere qui avouait avec reconnaissance avoir reçu beaucoup de grâces par la petite confidente de Marie, Monseigneur l'Evêque de Leiria fit transporter les restes de Jacinte dans

<sup>1</sup> Lettre de M. Antonio Rebelo de Almeida, chargé de la garde et du transfert du corps. Voir FISCHER, *Hyazintha*, 1934, pp. 149-150.

<sup>2</sup> Dr ENRICO LISBOA, dans : *Notes sur la maladie et la mort de Jacinte Marto*.

le cimetière de Fátima. Il avait fait construire un petit caveau blanc où reposait déjà le corps du cher petit François.

Le convoi qui portait la précieuse dépouille passa par la Cova da Iria où déjà arrivaient les fidèles pour le pèlerinage du lendemain 13. Monseigneur l'Archevêque d'Evora célébra la messe de *Requiem*. Puis, un cortège fervent accompagna le cercueil jusqu'au cimetière.

Et maintenant, devant le petit caveau blanc des deux confidents de Marie, les prélats et les princes de l'Eglise ne dédaignent pas de venir s'agenouiller, implorer leur protection pour leurs personnes, leurs diocèses et les groupements d'Action catholique.



## CHAPITRE V

### LA VOCATION DE LUCIE

#### L'évêque et la voyante

« *Sacramentum regis abscondere bonum est.* » Il est bon de tenir cachés les secrets royaux<sup>1</sup>. Cette parole de la Sainte Ecriture paraît s'appliquer à certains éléments du mystère de Fàtima que la Providence n'a pas encore « explicités » ; elle s'applique, en particulier, à la vie de la seule survivante des trois voyants, S<sup>r</sup> Marie des Douleurs, et il est peut-être prématuré d'en parler au public.

Elle-même désire se cacher dans le silence, se fondre dans l'oubli. Et sans doute, à moins de circonstances providentielles qui la contraindraient à parler de nouveau, faudra-t-il attendre sa mort pour connaître la totalité des révélations que lui a faites la Très Sainte Vierge et la portée réelle, historique, je dirais, de ces révélations.

Aussi nous prévenons le lecteur que ce chapitre ne peut satisfaire sa curiosité qu'en ce qui concerne le côté extérieur et apparent de la vie de Lucie d'Aljustrel. Elle est d'ailleurs assez intéressante par ce seul côté<sup>2</sup>.

Après la mort de ses deux cousins, Lucie continua de venir seule au lieu des apparitions. Très simple et modeste, elle disait le chapelet avec la foule des croyants. Par le fait de l'abstention complète du clergé, cette

<sup>1</sup> Tobie, XII, 7.

<sup>2</sup> On aura plus de détails dans *Il était trois petits enfants*, par C. BARTHAS.

fillette de treize ans se trouvait être, en quelque sorte, le guide religieux des multitudes qui accouraient à la Cova da Iria.

Quant à elle, sa vocation de victime n'a pas cessé. La mort de François, suivie trois mois après de celle de son propre père, puis bientôt de celle de Jacinte et de deux autres cousines, ont tour à tour broyé son cœur. Elle souffre de ce qu'elle appelle sa « solitude », c'est-à-dire de la séparation d'avec ses chers confidents ; elle souffre aussi de l'empressement des foules ferventes si facilement indiscrètes, du silence de l'autorité religieuse, de l'hostilité parfois violente de certains sectaires ou fanatiques. N'a-t-elle pas été frappée dans la rue parce que M. le Curé a annoncé publiquement qu'il allait quitter une paroisse qui lui causait tant d'ennuis ?

Elle souffre aussi de se sentir impuissante toute seule à accomplir la mission que lui a confiée Marie, de faire connaître et aimer son Fils Jésus. Et combien lui sont cruelles les réflexions blessantes provoquées par la mort de son père et de ses cousins !

— Il fallait, disaient quelques-uns, faire disparaître ces petits qui auraient fini par découvrir ceux qui ont monté la comédie...

— Il faudra qu'ils disparaissent tous, les enfants et les parents !... Tant qu'il en restera quelqu'un de vivant, l'affaire ne peut marcher...

Or, voilà que tout à coup, vers la mi-juin 1921, Lucie elle-même disparaît à l'improviste. C'est, dans le pays, une sorte de scandale. Que de commentaires contradictoires de la part des amis de Fátima comme des adversaires ! Au point que le nouveau sous-préfet d'Ourém croit devoir intervenir. Il fait appeler la veuve d'Antonio pour lui demander des explications. Maria-Rosa répond avec sa rondeur habituelle :

— Ma fille est où elle a voulu être et où moi je la veux. Je n'ai pas d'autres explications à vous donner.

Le sous-préfet n'insista pas.

De fait, Lucie était entrée dans une modeste pension de Vilar (nom d'un faubourg de Porto), dirigée par les Sœurs de Sainte-Dorothée.

C'était là le résultat d'une décision prise d'un commun accord entre Monseigneur l'Évêque de Leiria, le nouveau curé de Fátima, la famille de Lucie et la voyante elle-même.

Mgr José da Silva, dès qu'il eut pris contact avec son nouveau diocèse, estima qu'il ne pouvait plus abandonner à une fillette de treize ans la responsabilité du mouvement religieux de la Cova da Iria, ni laisser cette enfant en proie à la curiosité et à la malignité publiques, ou même au fanatisme des foules croyantes, ni enfin exposée — qui sait ? — aux tentations de l'orgueil.

Il fallait aussi l'instruire, puisqu'elle s'y disait invitée par la Vision.

Et puis, en l'éloignant quelque temps — le temps de ses études —, on éprouverait à la fois ses sentiments et ceux des pèlerins et, du même coup, on ferait taire de nombreuses objections des adversaires de Fátima et de ceux de la religion.

Lucie, appelée à l'évêché, répondit à tout avec simplicité et franchise. Dans ses récits, rien que de conforme à la foi. De plus, elle déclara souhaiter ardemment l'éloignement du pays natal pour vivre à l'écart des foules, dans la pensée de Marie et des deux confidentes qui l'ont précédée au Paradis.

L'avant-veille de son départ, le bon et pieux évêque fit à Lucie ses dernières recommandations. Puis, il ajouta :

— Mon enfant, vous ne direz à personne où vous allez.

— Oui, Monseigneur.

— Au pensionnat, vous ne direz à personne qui vous êtes.

— Oui, Monseigneur.

— Vous ne parlerez jamais à personne des apparitions de Fàtima.

— Oui, Monseigneur.

La fidélité à tous ces *oui*, proférés avec le calme d'une âme sûre d'elle-même, devait être pour le prélat la démonstration décisive que la pastourelle d'Aljustrel était pour le moins apte au rôle de confidente de la Reine du Ciel.

### Quinze ans de silence

Et, de fait, Lucie devait garder cette fidélité jusqu'à ce que le prélat dévoilât son identité et, encore maintenant, son plus vif désir serait de retomber dans l'ombre et le silence dont elle réussit si longtemps à s'envelopper.

La veille de son départ, elle avait fait secrètement ses adieux aux choses de la petite patrie et surtout au cimetière de Fàtima et à la Cova da Iria.

A l'*Asilo de Vilar* (ainsi s'appelle la nouvelle demeure de Lucie), la voyante n'est acceptée qu'à contre-cœur par une directrice qui ne croit pas aux visions de Fàtima, qui, au premier abord, prend sa nouvelle pensionnaire pour une « sauvageonne des bois », et qui l'accepte uniquement à cause des instances pressantes de Monseigneur l'Evêque de Leiria.

Cette directrice gardera le secret de l'identité de Lucie ; de peur qu'elle-même ne le viole, elle lui impose ses consignes :

— Quand on te demandera ton nom, tu diras : Marie des Douleurs<sup>1</sup>.

— Oui, madame la directrice.

— Au sujet de ce qui s'est passé et se passe à Fàtima, tu n'en diras jamais rien à personne : aucune question, aucune réponse.

<sup>1</sup>. Maria-das-Dores. Le prénom français correspondant serait Dolorès, mot espagnol qui signifie *douleurs* et se dit pour *Maria-de-los-Dolores*, Marie-des-Douleurs.

— Oui, madame la directrice.

Lucie tiendra si bien sa promesse que jamais elle ne dira un mot concernant ses visions et le pèlerinage qui en est résulté, *pas même à sa mère* lorsque Maria-Rosa viendra la voir, une fois à Porto, une fois à Braga! ... N'est-ce pas simplement héroïque, surtout pour une jeune fille de cet âge ?

A Vilar, Marie des Douleurs resta quatre ans. Au début, elle laissait paraître avec ses compagnes son petit caractère de montagnarde. Mais bientôt elle mérita d'être reçue Enfant de Marie et de se voir confier la surveillance du dortoir des plus petites.

Elle réussissait, d'ailleurs, assez bien dans ses études et, n'eût été la nécessité de cacher son état civil, elle eût pu passer avec succès certains examens.

En plus des matières classiques, elle apprit aussi les travaux pratiques du ménage, la broderie et la dactylographie.

Pendant les quatre ans de son séjour à Vilar, pas une compagne, pas une maîtresse, pas une personne du dehors, absolument personne ne parle à Lucie des choses de Fátima. Et si par hasard des curieux viennent à la conciergerie demander si ce n'est pas là que se trouve Lucie de Fátima, la Sœur portière répond de très bonne foi :

— Ici, il n'y a pas de Lucie.

La voyante ignore donc, à moins qu'elle ne le sache par révélation, le prestigieux développement du sanctuaire de la Cova da Iria, comme aussi le magnifique mouvement de piété mariale qui est en train de transformer le pays tout entier. Elle ne sait pas davantage le jaillissement de la source miraculeuse, là même où le deuxième éclair la cloua sur place, le 13 mai 1917. Elle ignore les miracles dont tout le monde parle. La directrice veille avec soin que nul bruit de ce genre n'arrive jusqu'à elle et elle... se tait.

Elle cherche à se perdre dans la masse des autres pensionnaires et à passer inaperçue. Ce qui frappe surtout en elle, c'est le calme et l'équilibre, une humeur toujours égale. Pourtant, elle sait rire et plaisanter. Sans doute, elle n'oublie pas plus que jadis ses amis « les pauvres pécheurs », mais personne ne s'en aperçoit. Tout au plus quelques maîtresses ou compagnes remarquent-elles une particulière dévotion à la Très Sainte Vierge.

Un jour, elle dit à la directrice :

— Ma Mère, je voudrais être S<sup>r</sup> Dorothee.

— Si jeune, ma fille ! Et pourquoi voulez-vous être Sœur ?

— Pour avoir plus de liberté pour aller à la chapelle.

— Mais vous êtes trop jeune. Il faudra attendre.

Lucie se tut et attendit plus d'un an. Quand elle eut atteint ses dix-huit ans, la supérieure lui dit :

— Vous ne pensez plus à devenir religieuse ?

— J'y pense toujours, je le désire, je le veux !

— Alors ?

— Vous m'avez dit que je devais attendre, j'ai attendu.

Pour faire son noviciat, Marie des Douleurs se rendit à Tuy, en Galice espagnole, où avait dû s'exiler la maison provinciale des Sœurs Dorothees<sup>1</sup>, après la révolution de 1910. Elle y fut admise directement comme postulante et dispensée du stade d'aspirante comme elle l'avait demandé à Dieu (été 1925).

Pendant les trois ans qu'elle passa là, Lucie apprit à connaître l'esprit de la vie religieuse et la Règle de sa Congrégation. Les Sœurs y sont classées en deux catégories : maîtresses et coadjutrices. Ne pouvant aspirer plus bas, elle désira devenir coadjutrice.

<sup>1</sup> Ordre fondé en 1834, par la bienheureuse Paule Frassinetti (1809-1882). Béatifiée en 1930.

Le 2 octobre 1926, elle revêtait l'habit noir des Dorothées avec le voile blanc des novices.

Ici encore, sa seule ambition est de paraître en tout « comme les autres », et elle y réussit parfaitement, au point que nul, sauf la Révérende Mère, ne sait que S<sup>r</sup> Marie des Douleurs est la voyante de Fàtima dont tout le monde parle.

Au Portugal, vaguement, on sait que Lucie de Jésus est en Espagne, dans quelque couvent de Galice ou des Asturies.

Vers la fin de son noviciat, elle voit par hasard une image de la Vierge de Fàtima dans un des couloirs de la Maison-Mère.

— Tiens, je le supposais bien ! se dit-elle en baisant les yeux et en rougissant.

Bientôt, elle trouva une médaille abandonnée sur un banc... Elle représentait Notre-Dame de Fàtima avec les trois pastoureaux... Quelle souffrance ! Elle se met à pleurer abondamment.

— Mon Dieu, gémit-elle, pourquoi m'avez-vous choisie?... Par miséricorde !... Mais pourquoi pas votre miséricorde à toute autre que moi ?...

Maintenant, Lucie a vingt et un ans. Le 30 octobre 1928, elle prononce ses premiers vœux.

Peu à peu, cependant, la rumeur se confirmait que la voyante de Fàtima était Sœur Dorothee, à Tuy. Il arrivait souvent aux religieuses de cette Congrégation d'être interpellées par des gens qui voulaient savoir à tout prix où elle était. Ne sachant rien elles-mêmes, elles ne pouvaient guère renseigner les autres.

S<sup>r</sup> Marie des Douleurs fut questionnée elle aussi à ce sujet. Elle savait répondre avec assez d'esprit pour ne pas manquer à la vérité ni trahir son secret.

### Toute à Dieu

Cependant, elle continuait à faire l'édification de ses compagnes par sa parfaite obéissance, sa profonde humilité, son esprit de prière et cette alerte vaillance au travail qui semble la note dominante de son caractère.

Au bout de six ans, le 3 octobre 1934, elle fut admise aux vœux perpétuels. Pour la première fois, depuis quatorze ans, elle se vit en cette circonstance entourée d'affection. Sa mère, deux de ses sœurs, des cousines et une dame amie, vinrent du lointain Fátima pour assister à ses noces mystiques.

Bien plus, Mgr José Alvès Correia da Silva voulut venir lui-même présider la cérémonie. C'était, de la part de Son Excellence, renverser le mur d'ombre et de silence qui emprisonnait la voyante. Comment, d'ailleurs, douter maintenant que son humilité ne soit de taille à résister à l'épreuve ?

Maria-Rosa, ayant insisté par trois fois pour que sa chère Lucie — qu'elle n'accuse plus de tromper les gens — indiquât le cadeau qu'elle préférait, Sœur des Douleurs demanda des fleurs et des... abeilles. Et sa mère lui apporta, avec une gerbe parfumée, une ruche remplie d'abeilles d'or.

Quelques jours après, la nouvelle professe fut envoyée à Pontevedra, dans une pension de jeunes filles appelée Collège Notre-Dame des Sept Douleurs.

Elle y retrouva pour directrice celle qui l'avait reçue sans enthousiasme à l'Asilo de Vilar.

Quoiqu'elle évite de lui parler encore de Fátima et que même elle s'applique à la traiter en tout comme les autres coadjutrices, elle a maintenant compris que la Vierge très sainte a pour Lucie des complaisances particulières.

Quand on lui demande ce qu'elle pense de sa subordonnée, elle répond : « Elle est extraordinaire dans l'ordinaire », ce qui signifie que la voyante de Fátima,



sans se distinguer extérieurement en rien de ses compagnes, remplit ses devoirs avec une perfection exceptionnelle et jouit d'une vie intérieure profonde.

Dans sa vie spirituelle, ses préférences vont à la petite voie de sainte Thérèse de Lisieux et à la joyeuse soumission à la Règle pratiquée par saint Jean Berchmans.

Mais, plus sans doute que dans les livres, ou même dans les conseils de son confesseur, elle trouve les principes de direction dans les confidences de Celle qui lui dit jadis à la Cova da Iria : « Je ne t'abandonnerai pas. Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et la voie qui te conduira à Dieu. »

Comment supposer que Lucie de Jésus ne s'intéresse pas à tout ce qui se passe à Fátima ? Elle ne vit que pour cela, par la prière et par le sacrifice. Personne autour d'elle ne s'en aperçoit, quoique l'on n'ignore plus qui elle est.

Soyons persuadés que, le 13 de chaque mois, il n'y a pas dans le magnifique sanctuaire édifié sur l'ancien pâturage de son père de pèlerin plus fervent que la petite Sœur Dorothée de Pontevedra. Elle suit, par la pensée, toutes les phases de ces rassemblements innombrables. De la sorte, tout en s'appliquant ces jours-là, comme les autres, à sa tâche quotidienne, elle peut dire qu'elle les passe à Fátima, alors qu'en réalité elle n'a jamais vu de ses yeux de chair ni le sanctuaire ni le pèlerinage.

Et sa vie tout entière d'ailleurs appartient à Notre-Dame de Fátima. Pourrait-elle oublier un instant les paroles de la Dame de lumière, ou la promesse qu'elle lui fit de souffrir et de prier pour la conversion des pécheurs, ou le grand secret qu'elle doit encore garder scellé parmi les hommes ?

Heureux François et Jacinte qui ont pu, là-haut, le révéler aux autres saints ! Compagnons invisibles, elle vit, peut-on dire, dans leur intimité. Aussi, comme elle a obéi avec bonheur à Mgr Correia da Silva lui

demandant de faire connaître les vertus de sa petite cousine <sup>1</sup> !

En fait d'ambition, elle n'en a plus qu'une : aimer tous les jours un peu mieux Notre-Seigneur et sa Très Sainte Mère, afin d'être moins indigne du Ciel que Marie, jadis, lui a promis.

Certains assurent que, en attendant, sa céleste Amie la favorise de nouvelles révélations. Peut-être, un jour, sera-t-il permis de les faire connaître pour la plus grande gloire de Dieu et de sa Très Sainte Mère, Notre-Dame de Fátima <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Elle a, d'autre part, répondu à des désirs de ce genre, particulièrement à l'occasion du XXV<sup>e</sup> anniversaire des apparitions. Voir l'*Avant-propos* pour la 2<sup>e</sup> édition, p. 13 à 16.

<sup>2</sup> Monseigneur l'évêque de Leiria vient de publier une de ces révélations. Voir Partie documentaire, p. 379, *la grande promesse*. — Voir aussi p. 63-65.

— L'illustre écrivain portugais, Antero DE FIGUEIREDO, fait connaître bien des choses de la vie de Sœur Lucie dans son livre : *Fátima — Graças, segredos, mistérios*. Les faits, racontés avec art, sont substantiellement authentiques. En particulier, les paroles attribuées à Lucie sont historiques, comme nous l'a confirmé la Rév. Mère Provinciale, Eugénie Monfalim, un peu avant sa sainte mort. L'auteur s'est borné à leur donner parfois une forme littéraire plus élégante.

QUATRIÈME PARTIE  
**DES MIRACLES**

## CHAPITRE PREMIER

### LES PRODIGES ATMOSPHÉRIQUES

#### « Signes dans le ciel »

C'est une des caractéristiques des apparitions de Fàtima que les assistants étaient avertis de la présence de l'Être invisible par des « signes » extérieurs manifestes. Par leur nombre, leur variété, leur étrangeté, ces phénomènes insolites étonnèrent d'abord certains gens, du moins parmi ceux qui n'en avaient pas été témoins. D'aucuns essayèrent même de les mettre en opposition avec l'esprit de l'Évangile.

C'est bien à tort, car Notre-Seigneur lui-même a largement utilisé l'argument du miracle en faveur de son enseignement. Les saints Évangiles, surtout celui de saint Jean, en sont témoins à toutes les pages. Saint Pierre, dans son discours aux Juifs, lors de la première Pentecôte, base sa démonstration sur les prophéties, mais aussi sur les miracles : « Jésus de Nazareth, dit-il, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage pour vous par les *prodiges*, les miracles et les *signes* qu'il a opérés au milieu de vous... » (*Act.*, II, 22).

Si le Sauveur refusa un jour aux Pharisiens un « signe dans le Ciel », ce fut sans doute pour punir leur prétentieuse obstination à mépriser le témoignage des

Note: Les pages 230 & 231 étaient manquantes dans ma copie de l'édition de 1943. Bonne nouvelle ! J'ai réussi à mettre la main sur une édition ultérieure du même auteur et qui date de 1957. Fatima, Merveille du XX<sup>e</sup> Siècle. J'ai réussi à déterminer les passages manquants que l'on retrouve entièrement et intégralement aussi dans cette édition.

Les pages 230 & 231 de l'édition de 1943 sont reproduites dans les pages 121 à 123 de l'édition de 1957. Les mots d'avant et d'après ce passage sont exactement les mêmes que dans l'édition de 1957, mais sur des pages différentes évidemment.

Après les six premiers mots de la page 121, on retrouve la suite qui était manquante. En gros, la page 230 manquante équivaut à la page 121 de l'édition de 1957. Puis la page 231 manquante équivaut à la page 122. La partie manquante se rend jusqu'au premier paragraphe de la page 123. On reconnaît le 2<sup>e</sup> paragraphe de la page 123 au début de la page 232. Finalement, tout est bien qui finit bien !

nation à mépriser le témoignage des innombrables miracles qu'il avait accomplis pour eux comme pour les autres? Aux âmes sincères, il accordait de ces marques extérieures et sensationnelles de sa divinité : multiplication des pains, tempête apaisée, prodiges multiples de la Transfiguration, résurrection de morts, sa propre résurrection, etc. Des phénomènes terrifiants accompagnèrent son dernier soupir. Et il en avait annoncés de semblables pour les derniers temps : « Et il y aura... dans le ciel d'effrayantes apparitions et des signes extraordinaires... *Et il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles; et erunt signa in sole* ». (Luc, XXI). Comment donc oser dire que les « signes » de Fâtima sont contraires à l'esprit du message évangélique?

Jésus a refusé aux Pharisiens un « signe dans le ciel » ; c'est vrai, mais dans la langue *ésotérique* de leur secte, ces mots ne signifiaient pas à proprement parler un phénomène extraordinaire dans l'atmosphère; ils demandaient un miracle où la puissance aurait éclaté et non la bonté, un miracle qui aurait affranchi le pays de la domination romaine et l'aurait établi au-dessus des nations du monde. Bossuet l'avait ainsi compris puisqu'il dit à ce sujet : « Ils souhaitaient des signes qui, en remuant toute la nature, les mettraient visiblement au-dessus de leurs ennemis » (1).

Ne pourrait-on pas comparer aux Pharisiens d'alors les esprits de notre temps qui repoussent tout le surnaturel moderne, si abondant! sous prétexte que les constatations qui en sont faites ne répondent pas aux exigences d'une critique scientifique? Mais est-ce bien pour eux que le Très-Haut et sa Mère ont opéré ces prodiges? ...Les gens simples et droits qui ont vu les « signes » de Fâtima y ont reconnu la marque du doigt de Dieu : c'est tout ce que se proposait la divine Providence. Et aux témoins du prodige solaire, en particulier, — parmi lesquels il se trouvait, ne l'oublions pas, de nombreux intellectuels, — il est bien indifférent que la vision ait été intérieure ou extérieure à leurs organes visuels : ils l'ont vue, et cela est

(1) *Histoire universelle*, II, XXV. — Nous-mêmes, nous avons démontré longuement ailleurs la nature politique du « signe » refusé aux sages d'Israël. Cf. *Évangile et Nationalisme* (Spes, 1933), pages 232-236, et *Le Christ devant la question nationale* (Fâtima-Éditions, 1945), pages 87-89.

un « signe » suffisant. Un signe, ne suffit-il pas qu'il ait une signification pour celui à qui il s'adresse et qu'elle puisse être saisie par lui?

A Fátima, il faut le reconnaître, Marie s'est montrée très généreuse en fait de « signes ». Mais on ne saurait en inférer autre chose que la volonté de cette divine Mère d'attirer notre attention sur le message, sans doute particulièrement urgent, qu'Elle nous y transmet par le truchement des trois petits pastoureaux. La puissance des miracles contraste, en effet, avec la faiblesse des confidents de Marie. Les ayant choisis innocents et sans défense, ne se devait-elle pas d'authentifier leurs témoignages par des preuves irrécusables?

### Pendant les quatre premières apparitions.

Le 13 mai 1917, les enfants se trouvaient seuls à la Cova da Iria. Nous n'avons que leur témoignage pour nous faire connaître les prodiges qui précédèrent ou accompagnèrent la première apparition. Ils ont parlé d'un premier « éclair » pendant qu'ils « bâtissaient » la petite murette au sommet du coteau, puis d'un deuxième éclair lorsqu'ils couraient vers le bas de la pente et enfin d'une *auréole de lumière* qui les enveloppait ainsi que l'arbre et la Vision elle-même.

Entre les deux éclairs, les enfants ont marché environ quatre-vingts mètres et ils ont dû se tourner vers la droite pour apercevoir, sur le petit chêne vert, la Vision à quelques mètres d'eux.

Ici, l'éclair n'a qu'un rôle avertisseur. Il en sera de même, semble-t-il, au moment des apparitions suivantes.

D'ordinaire, ces explosions de lumière étaient perçues par les voyants seuls; mais d'autres fois, entre autres le 13 août, elles furent vues par toute la foule.

Lors de la **deuxième apparition**, les assistants entendent Lucie crier : « Voilà l'éclair!... La Dame va arriver!... » C'est alors que les enfants s'approchent du petit chêne vert dont ils étaient séparés par une trentaine de mètres. Les quelques dizaines de témoins ne perçurent pas cet éclair. Toutefois Maria de la Capelinha et d'autres témoins ont raconté qu'ils entendaient, entre les paroles de Lucie, comme le murmure d'une voix très fine, mais inintelligible. Ils la comparent au bour-

donnement d'une abeille. De plus, pendant la vision, *les branches de l'arbuste ployèrent en rond de tous les côtés* comme si le poids de la Dame avait réellement porté sur elles; puis, au moment de son départ, on *les vit s'infléchir toutes vers l'est*, comme si l'arbre avait voulu s'incliner pour saluer la céleste Visiteuse, et elles restèrent ainsi courbées un certain temps. Enfin, au moment du départ de la Vision, ils assurent avoir entendu, venant du chêne vert, comme le souffle d'une fusée d'artifice quand elle s'élançe.

Pour la **troisième apparition**, les témoignages signalent, visibles pour tous, deux autres phénomènes. La *luminosité du jour* — c'était le plein midi — *subit un abaissement notable* comme au moment d'une éclipse, tout le temps que dura l'extase des enfants. En même temps, la température qui était très chaude, se rafraîchit très sensiblement. Et de plus — ce qui semble avoir étonné encore davantage les spectateurs — il se forma autour du groupe des voyants, une *nuée blanchâtre*, fort agréable à voir. M. Marto, qui était là, racontait : « Je vis comme un petit nuage cendré qui s'arrêtait sur l'arbuste. Le soleil s'obscurcit et il se mit à souffler un petit vent frais qui consolait. On n'aurait pas dit que nous étions au plus fort de l'été. Les gens étaient muets, tellement ils étaient impressionnés. Et alors je commençai à entendre un murmure, un bourdonnement, comme un taon dans une cruche vide. Mais de paroles ...rien! »

La diminution de la lumière et de la chaleur solaires était accompagnée d'une *modification de teinte* : l'atmosphère devenait jaunâtre, « jaune d'or », disent les témoins. Ce phénomène à double aspect fut observé lors des apparitions suivantes, sauf le 13 octobre, où l'astre du jour resta invisible jusqu'au moment du grand prodige.

Le 13 août aurait dû avoir lieu la **quatrième apparition**; mais les enfants, enlevés par le sous-préfet, manquaient au rendez-vous. Nous avons dit comment leur céleste Visiteuse voulut dédommager la foule des chrétiens, accourus là, en leur manifestant ses maternelles préoccupations par les prodiges habituels, lesquels, survenant au moment de la grande colère de la foule contre le magistrat, eurent pour effet de la calmer.

*L'éclair, cette fois, fut vu par tout le peuple présent, et il s'accompagna de deux formidables coups de tonnerre entendus par tous.* A ce moment, certains, croyant peut-être à un attentat maçonnique, furent pris de frayeur. Dans certains coins de



Pour la troisième apparition, les témoignages signalent, visibles pour tous, deux autres phénomènes. La *luminosité du jour* — c'était le plein midi — *subit un abaissement notable* comme au moment d'une éclipse, tout le temps que dura l'extase des enfants. Et de plus — ce qui semble avoir étonné encore davantage les spectateurs — il se forma autour du groupe des voyants une *nuée blanchâtre*, fort agréable à voir.

La diminution de la lumière solaire était accompagnée d'une *modification de teinte* : l'atmosphère devenait jaunâtre, « jaune d'or », disent les témoins. Ce phénomène à double aspect fut observé lors des apparitions suivantes, sauf le 13 octobre, où l'astre du jour resta invisible jusqu'au moment du grand prodige.

Le 13 août aurait dû avoir lieu la quatrième apparition ; mais les enfants, enlevés par le sous-préfet, manquaient au rendez-vous. Nous avons dit comment leur céleste Visiteuse voulut dédommager la foule des chrétiens accourus là, en leur manifestant ses maternelles préoccupations par les prodiges habituels, lesquels, survenant au moment de la grande colère de la foule contre le magistrat, eurent pour effet de la calmer.

*L'éclair*, cette fois, fut vu par tout le peuple présent, et il s'accompagna de deux formidables coups de tonnerre entendus par tous. Au bout d'un moment, un autre éclair sillonna tout le vallon.

Ensuite, il se forma autour du tronc du chêne vert le nuage déjà remarqué le mois précédent et qui resta visible la durée ordinaire des visions, tout comme si la Dame avait été là.

Le 19 août, lors de l'apparition aux Valinhos, c'est d'abord la teinte jaunâtre de l'atmosphère et non l'éclair qui avertit Lucie et François de l'arrivée prochaine de la Vision. Lucie, cependant, voit ensuite les deux éclairs. Jean, frère de François, aperçoit aussi la modification de la lumière solaire ; il part chercher sa

petite sœur et, au retour, il constate le même phénomène jusqu'à la fin de la scène, dont il est le seul témoin en dehors des acteurs eux-mêmes. A ce moment-là, il entend une *grande détonation*, semblable à un coup de bombe.

Ce même jour, Marie récompense la constance que ses petits amis ont montrée dans la prison d'Ourém par une surprise délicate. La branche sur laquelle avait paru reposer la Vision, Jean l'a coupée pour la porter jusqu'à la maison. En passant devant la demeure de son oncle Antonio, Jacinte la porte à sa tante, Maria-Rosa, qui est sur le seuil de sa porte. Pendant que celle-ci tient en mains cette branche, tous les assistants de cette scène sentent *une suave odeur, d'une essence inconnue*, qui embaume la maison et le voisinage.

Jusqu'ici, les prodiges opérés à l'occasion des apparitions avaient intéressé seulement les sens de la vue et de l'ouïe ; cette fois, l'odorat est affecté et cela de façon si sensible et si caractéristique que les parents de Lucie en sont sérieusement impressionnés et commencent à accepter l'hypothèse de la sincérité de leur fille.

### A la cinquième apparition, le globe lumineux

Le 13 septembre, la Dame revenait pour la cinquième fois. Cette visite fut l'occasion de merveilles plus surprenantes encore, comme si la Reine du Ciel, heureuse de voir les foules accourir sur le témoignage des enfants, voulait encourager ou récompenser leur bonne volonté.

D'après tous les témoins — et il y en avait une trentaine de mille — l'éclat du jour s'atténua<sup>1</sup> et sa teinte changea de nuance, comme les fois précédentes.

<sup>1</sup> La diminution de la lumière fut telle qu'on put voir les étoiles au firmament, précisent certains témoignages.

Mais aussitôt après le début de ce double phénomène, il se produisit un prodige tout nouveau. Voici le récit d'un témoin oculaire, particulièrement autorisé : il s'agit du Rév. João (Jean) Quaresma, qui devait devenir vicaire général de Leiria. Il était venu là incognito, sous un costume de clergyman, en même temps qu'un prêtre de ses amis, Manuel do Carmo Gois, dans la même tenue. Tous deux s'étaient placés en haut de la colline, un peu à l'écart de la foule, observant les événements. Ils ont d'ailleurs exprimé le regret de ne pas s'être approchés davantage de l'arbre des apparitions.

« Le peuple, raconte M. Quaresma, priait toujours... Tout à coup, nous entendons des cris de surprise et de joie. Des milliers de bras se lèvent et indiquent un coin du Ciel.

— Regardez... Là!... Tenez, la voilà... Elle arrive! Là-bas, voyez-vous?...

— Ah oui! Je vois... Que c'est beau! Que c'est beau!...

« Dans le ciel bleu, pas le moindre nuage. Je me mets à regarder dans la direction indiquée. Mon ami me dit avec une pointe de malice :

« — Eh bien, vous aussi, vous regardez en l'air ?

« Et voilà qu'à ma grande surprise je vois clairement et distinctement un *globe de lumière qui avance de l'Est vers l'Ouest, glissant lentement et majestueusement à travers l'espace.*

« De la main, je fais signe à mon voisin qui se moquait de moi. Il lève les yeux à son tour et il a le bonheur de contempler lui aussi cette apparition, si inattendue.

« Puis, subitement, ce globe, avec la lumière extraordinaire qu'il dégageait, disparut à mes yeux et le prêtre qui était à mes côtés cessa de le voir. Près de nous cependant, une fillette, vêtue comme la petite Lucie et à peu près du même âge, *continuait de crier toute joyeuse :*

« — Je la vois... Je la vois encore... Maintenant, Elle descend vers le bas de la colline », c'est-à-dire vers le chêne vert où se montre Marie.

(Alors se déroulent les faits de la cinquième apparition. Pendant que les trois enfants s'entretenaient avec l'Être invisible, le peuple apercevait la *nuée blanche* qui entourait le chêne vert avec le groupe des voyants et du Ciel tombait une *pluie de fleurs blanches*.) Reprenons le récit de M. le Vicaire général.

« Quelques minutes après, exactement une fois écoulé le temps que durent ordinairement les apparitions, la même fillette s'écrie de nouveau, en montrant la chose du doigt :

« — Voilà !... Voilà !... Maintenant Elle remonte.

« Et l'enfant continue de voir et d'indiquer de la main le globe de lumière jusqu'à ce qu'il ait disparu dans la direction du soleil, en se fondant dans l'éclat de sa lumière.

« Par l'enthousiasme du peuple, nous avons pu supposer que tous (sauf des exceptions individuelles) avaient vu la même chose, car de tous côtés montaient des cris de joie et des vivats en l'honneur de la Sainte Vierge.

« — Que pensez-vous de ce globe, ai-je alors demandé à mon ami, qui manifestait un grand enthousiasme au sujet de tout ce qu'il venait de voir.

« — Que c'était la Sainte Vierge, répond-il sans hésiter.

« C'était aussi ma conviction. Les pasteurs, en une céleste vision, avaient contemplé la Mère de Dieu ; à nous, il avait été seulement donné de voir le véhicule — si l'on peut dire — qui l'avait transportée du Ciel sur l'inhospitalière Serra de Aire.

« Nous nous sentions vraiment heureux. Avec quel transport mon collègue allait ensuite de groupe en groupe, dans la Cova da Iria, ou le long de la route, s'informer de ce que les autres avaient vu ! Les personnes interrogées appartenaient aux catégories sociales les plus diverses et toutes affirmaient avec la même

certitude la réalité des phénomènes dont nous venions d'être les témoins. Excessivement contents, nous sommes partis, résolu à revenir le 13 octobre. »

Il y avait eu cependant des exceptions : tous les présents ne perçurent pas le globe brillant de blancheur. Le vicomte de Montelo, qui était là, raconte : « Certains observèrent le phénomène pendant un temps plus long que d'autres. Pour moi, je ne l'ai pas vu et j'en éprouve de la peine. » Une femme, pourtant pratiquante et pieuse, qui se trouvait à côté des deux prêtres plus favorisés, se lamentait en disant : « Moi, je n'ai rien vu ! » Pourquoi Marie, ce jour-là, a-t-elle excepté quelques fidèles de ses faveurs alors que, le mois suivant, elle les prodiguera à tous les présents et encore à des gens éloignés ? Mystère de sa miséricorde ! En tout cas, cette inégalité dans la vision exclut absolument l'hypothèse de l'hallucination collective, car précisément parmi ceux qui n'ont point vu, il en est qui désiraient de toute leur âme voir ce que les autres voyaient.

Certains récits précisent que le globe lumineux avait une forme ovale, le côté le plus large tourné vers le bas. Tous ceux qui l'aperçurent, unanimement, eurent l'impression, comme les deux ecclésiastiques déjà cités, que c'était une sorte d'aéroplane céleste apportant la Mère de Dieu au rendez-vous promis aux petits pasteurs et la rapportant ensuite au Paradis. C'était, sans nul doute, l'auréole de lumière au milieu de laquelle la Dame se montrait aux enfants.

### **La nuée blanche et la pluie de fleurs**

La vision de cet « aéroplane » de lumière précéda et suivit immédiatement la durée de l'apparition. Pendant l'extase des enfants, la foule put contempler deux autres « signes » de la céleste présence : la nuée blanche et la pluie de fleurs.

Une *nuée, agréable à voir*, se forma autour de l'arc rustique qui dominait le petit tronc d'arbre déchi-queté. Se levant du sol, elle grossit et s'éleva dans l'air jusqu'à atteindre une hauteur de 5 à 6 mètres ; puis elle s'évanouit comme une fumée qui se dissipe au vent.

Quelques instants après, des volutes analogues se formèrent et se dissipèrent de la même manière. Et encore une troisième fois.

Tout se passa comme si des thuriféraires invisibles encensaient liturgiquement la Vision. Les trois « encensements » durèrent ensemble tout le temps de l'apparition, c'est-à-dire de dix à quinze minutes.

Dans sa lettre d'approbation du culte de Notre-Dame de Fátima, Monseigneur l'Evêque de Leiria déclare ce phénomène « humainement inexplicable ». Il ajoute : « N'est-il pas dit au *Cantique des Cantiques* : Qu'elle est belle celle qui monte du désert comme une colonne de fumée, exhalant la myrrhe et l'encens ! » (*Cant.* III, 6.)

Ce prodige se reproduira, le 13 octobre, absolument de la même manière.

Les trente mille spectateurs du 13 septembre jouirent d'un autre spectacle, tout à fait inouï. Sous leurs yeux émerveillés, des pétales blancs, une sorte de *flocons ronds et brillants, descendaient assez lentement vers le sol dans un formidable jet de lumière* préternaturelle.

Ce prodige, qui dérouta la raison, se reproduisit plus tard, pendant les pèlerinages, notamment les 13 mai 1918 et 1924. Cette seconde fois, S. Exc. Mgr José Correia da Silva était présent. Il faut signaler ce fait très remarquable, que les « fleurs » et la lumière « célestes » impressionnèrent la plaque photographique. M. Antoine Rebelo Martins, vice-consul du Portugal aux Etats-Unis, qui se trouvait à Fátima en vertu d'un hasard tout à fait accidentel, obtint la photographie que nous reproduisons.

Le verso porte les signatures du R. Manuel Carreira Ramos, curé de Reguengo do Fétal, et de deux notables habitants de cette paroisse : François Carreira Poças, commerçant, et Joachim-Louis Ribeiro, professeur. Ces signatures sont authentiquées par M<sup>e</sup> Pierre Dias, notaire à Leiria.

Le lecteur apercevra facilement le grand faisceau de lumière qui tombe du Ciel et se déverse, en s'élargissant, sur la foule, laquelle ne paraît pas sur l'image, car l'objectif regardait le Ciel. On distinguera aussi les boules blanches qui projettent au-dessous d'elles un petit cône d'ombre. Ce qui montre que c'étaient des objets ayant une certaine matérialité. On remarquera, enfin, que contrairement aux lois de la perspective, les « fleurs » étaient grandes au loin et devenaient de plus en plus petites en approchant du sol. D'ailleurs, elles étaient complètement évanouies avant de toucher le sol ou bien la main qui voulait les recueillir.

L'académicien portugais, M. Marquês da Cruz, originaire de Reixida, près de Fátima, dans son poème *La Vierge de Fátima*, parle de ces pluies de fleurs comme de la chose la plus certaine et la mieux authentiquée par les témoignages.

Sa propre sœur, cette dame qui réussit à avoir dans sa maison Lucie et Jacinte pendant plusieurs jours, entre la cinquième et la dernière apparition, en parle ainsi dans une lettre à son frère : « ... J'ai aussi observé, le 13 mai de l'année suivante (1918), comme des boules blanches qui descendaient du Ciel. Un autre 13 mai, j'ai vu aussi tomber beaucoup de « pétales de roses ». Ils sortaient du soleil, mais alors en grande quantité ! Là-haut, ils étaient grands, mais en se rapprochant de nous, ils devenaient petits et s'évanouissaient ! ... Des hommes tendaient même leurs chapeaux pour les ramasser, mais lorsqu'ils voulaient les prendre, ils ne trouvaient plus rien. Un de ces pétales tomba

sur mon épaule gauche. Je voulus vite le prendre avec les mains, mais je n'ai plus rien trouvé!... »

Le 13 septembre 1917, il y avait là le curé de Santa Catarina da Serra, qui observait la foule sur une colline, à l'écart. En voyant la pluie de fleurs, il fut tellement saisi qu'il en oublia la consigne du Patriarcat et se mit à réciter le chapelet avec le peuple.

### La « danse » du soleil

Le grand prodige, qui, aux yeux de tout le peuple portugais, authentifie comme divin tout l'ensemble du mystère de Fátima, c'est le « signe de Dieu », c'est-à-dire le phénomène solaire qui suivit la dernière des six grandes apparitions et en clôtura le cycle.

Dans sa Lettre pastorale d'approbation, Monseigneur l'Evêque de Leiria en parle ainsi :

« Le phénomène solaire du 13 octobre 1917, décrit par les journaux de l'époque <sup>1</sup>, a été le plus merveilleux et celui qui a fait le plus d'impression sur toutes les personnes qui ont eu le bonheur de le contempler.

« Les trois enfants avaient fixé à l'avance l'endroit et l'heure où il devait avoir lieu, et leur prédiction avait vite parcouru tout le Portugal. Aussi, malgré une journée mauvaise et pluvieuse, des milliers et des milliers de gens se sont-ils trouvés à Fátima à l'heure de la dernière apparition. Et cette foule a assisté à toutes les manifestations de l'astre-roi qui rendait ainsi hommage à la Reine du Ciel et de la Terre, plus brillante que le soleil à l'apogée de son éclat, comme le dit le *Cantique des Cantiques* (vi, 9).

« Ce phénomène solaire qu'aucun observatoire astronomique n'a enregistré et qui, par conséquent, n'était pas naturel, a été observé par cette foule, composée

<sup>1</sup> Voir à la partie documentaire, p. 349 la traduction d'un article de O SECULO.



de gens de toutes les catégories et classes sociales, par des croyants et des incroyants, par les reporters des principaux journaux portugais et même par des gens qui se trouvaient à des kilomètres de distance, ce qui détruit toute explication par illusion collective. »

Tel est le fait brutal, résumé par une plume particulièrement autorisée et dans un document officiel, historique même.

« Comment admettre, objecteront peut-être ceux qui en entendent parler pour la première fois, que le soleil ait « dansé » ? Mais il eût été aperçu de tout l'hémisphère qu'il éclairait ! Bien plus, il n'eût pas sitôt commencé son mouvement que le monde planétaire aurait subi une perturbation complète dans laquelle aurait certainement disparu notre pauvre globe terrestre. »

Mais précisément, et Mgr José da Silva le fait remarquer, le fait que les phénomènes observés à Fátima n'ont pas été enregistrés par les observatoires prouve bien qu'ils sont dus seulement à la volonté de Celle qui avait promis un signe visible de sa présence.

Si, sur le moment, les spectateurs du prodige ont pu penser que la masse elle-même du soleil était agitée de ces mouvements giratoires ou de ces bonds en zigzag — ce qui les faisait penser à la fin du monde — à la réflexion, dès que le phénomène eut cessé, tout le monde se rendit bien compte qu'il n'y avait rien de changé dans les rapports réels de notre planète avec l'astre du jour.

Et pour qu'il y ait le « grand miracle » promis par la Dame et annoncé par les enfants dès le mois de juillet, il n'était pas nécessaire que le soleil dansât réellement. Il suffisait que les assistants voient réellement ce qui, pour eux, devait être la preuve, le « signe » de la véracité des enfants.

Par ailleurs, il est manifeste que la vision de ce signe ne fut pas une perception purement subjective. Il n'est pas possible que les sensations de cette foule de soixante-

dix mille personnes aient été le fruit de leur imagination. Elles furent — et elles ne pouvaient pas être autre chose — le résultat de phénomènes lumineux et atmosphériques extérieurs à leurs yeux et à leurs cerveaux. La Reine du Ciel jouait, pour ainsi dire, avec les rayons du soleil pour produire devant eux ce magnifique feu d'artifice qui les éblouit.

Rien n'empêche de concevoir aussi que Dieu fit réellement « danser » le soleil, sans troubler le système planétaire et en modifiant les lois de la propagation de la lumière pour tout le reste de l'univers, comme il a fallu qu'il les modifiât pour les témoins du miracle dans l'hypothèse que nous venons de développer.

De toute façon, il y eut intervention exceptionnelle de la Toute-Puissance divine. Quelque procédé qu'il ait employé, c'est Dieu qui a manifesté sa puissance d'une manière extraordinaire au jour et à l'heure fixés par la promesse de la Dame.

L'objectivité du signe de Dieu ressort de bien d'autres considérations.

On ne saurait parler d'auto-suggestion ou d'hallucination collective, puisque personne ne s'y attendait ni ne pouvait s'y attendre. Certes, la Dame avait annoncé un miracle que tout le monde verrait ; mais rien ne laissait prévoir de quelle nature serait ce miracle. Personne n'avait imaginé ou pu imaginer qu'il consisterait à faire mouvoir de cette étrange façon aux yeux des témoins l'astre du jour.

Il y avait une seule chose prédite avec certitude : c'est le jour et l'heure du miracle. Et cette prédiction s'est trouvée juste : preuve de plus que le prodige a été produit par la volonté de Celle qui l'avait annoncé.

Que d'autres circonstances il faudrait signaler encore ! Toute la matinée, le soleil est resté invisible, ce qui est très rare pour le pays en cette saison et a fort sur-

pris les gens. Comment soupçonner que le signe attendu proviendra de cet astre ?

Et les nuages sombres qui tout d'un coup débarassent le Ciel ! Et ces habits, mouillés depuis le matin, qui subitement deviennent secs ! Sont-ce là des phénomènes qu'on puisse attribuer à l'imagination populaire ?

Parmi les témoins, on mentionne des savants, des journalistes, des incroyables, des ecclésiastiques fortement prévenus contre les apparitions et jusqu'à la sévère Maria-Rosa qui n'osera plus traiter sa fille de menteuse !... Tous ces gens-là auraient-ils été suggestionnés ?

Léopoldo Nunès, dans son livre *Fátima*, parle ainsi : « Au moment du grand miracle, il se trouvait là quelques-uns des hommes les plus illustres dans les lettres, dans les arts et dans les sciences, presque tous des incroyants, venus là en simples curieux amenés par la prédiction des enfants. » Or, tous ces gens-là racontèrent le prodige dans les mêmes termes que les paysans des villages voisins.

Marquès da Cruz ajoute : « Plusieurs hommes de science qui ont assisté à ce spectacle ont avoué franchement : « Oui, j'ai vu ! Mais je ne sais pas comment expliquer. »

Chose frappante encore. Les documents officiels témoignent que le grand prodige fut aperçu jusqu'à 4 et 5 kilomètres de distance de la Cova da Iria et par des gens qui ne partageaient nullement ni l'attente ni les émotions de la foule des pèlerins et des curieux.

D'autres témoignages irrécusables déclarent que cette vision lointaine des phénomènes solaires atteignit 10, 20 et jusqu'à 50 kilomètres, frappant même des gens qui ne pensaient nullement à ce qui se passait à Fátima.

M. Marquès da Cruz cite le cas de son ami, le grand poète D<sup>r</sup> Afonso Lopes Vieira. Il ne se souvenait plus

que c'était le jour et l'heure prédits pour le miracle, mais se trouvait à ce moment sur le balcon de sa maison de campagne, à 50 kilomètres de la Cova da Iria. Il y fut tout à coup surpris par ce spectacle inattendu.

Nous ne résistons pas à la tentation de reproduire ici quelques passages d'une lettre du R. P. Ignace Lourenço Pereira, actuellement missionnaire dans l'Inde. Interrogé sur ce miracle par Mgr Antoine Teixeira, alors évêque de Méliapour, il lui écrivit :

« Quatorze ans se sont écoulés depuis cet événement, mais je garde très vives en ma mémoire les impressions produites dans mon jeune esprit par le merveilleux spectacle du soleil, le 13 octobre 1917.

« J'avais alors neuf ans à peine. Je fréquentais l'école primaire de mon pays natal, petit village perché sur une colline solitaire, juste en face de la montagne de Fátima, à 10 ou 11 kilomètres de distance. Il était midi environ lorsque, subitement, nous fûmes alarmés par les cris et les clameurs des hommes et des femmes qui passaient sur la voie publique devant l'école. Notre institutrice, femme vraiment pieuse et bonne, mais facilement impressionnable, se leva comme un ressort et se précipita dehors... Les enfants se sauvèrent derrière elle.

« Dehors, sur la place, les gens rassemblés pleuraient et criaient en montrant le soleil, sans même entendre les questions que leur posait notre institutrice tout angoissée !...

« C'était le grand miracle solaire avec tous ses merveilleux phénomènes que l'on voyait distinctement... Ce miracle, je me sens incapable de le décrire tel que je l'ai vu et senti à ce moment-là...

« Je regardais fixement l'astre ; il me paraissait pâle et privé de son éblouissante clarté : il semblait un globe de neige tournant sur lui-même. Puis, tout à coup, il parut descendre en zigzag menaçant de tomber sur la terre.

« Affolé, absolument affolé, je courus me mettre au milieu des gens. Tous pleuraient, attendant d'un moment à l'autre la fin du monde !... A côté de nous, un incrédule qui avait passé la matinée à se moquer de ceux qui partaient pour Fâtima... était là comme paralysé, stupide, les yeux braqués sur le soleil. Je le vis ensuite qui tremblait des pieds à la tête... Enfin, levant les mains au Ciel, il tomba à genoux dans la boue du chemin, répétant : Sainte Vierge !... Sainte Vierge !... Il ne pouvait dire autre chose.

« Pendant les gens continuaient de crier et de pleurer leurs péchés... Puis, de tous les côtés, l'on se précipita vers les deux chapelles du village qui, bientôt, furent pleines et débordantes de peuple...

« Pendant les longues minutes du phénomène solaire, les objets placés près de nous reflétaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... Nos visages étaient tantôt rouges, tantôt bleus, tantôt jaunes, etc. Ces phénomènes étranges augmentaient notre terreur.

« Au bout de dix minutes, le soleil reprenait sa place de la même manière qu'il était descendu, toujours pâle et sans éclat. Lorsque la foule fut persuadée que le danger avait disparu, elle devint toute rayonnante d'allégresse. Tous éclatèrent ensemble en actions de grâces et s'écrièrent : Miracle !... Miracle !... Loué soit notre Dieu ! »<sup>1</sup>.

La chose est donc jugée pour tout homme de bonne foi : le grand miracle de Fâtima est absolument irrécusable et le peuple portugais a raison de voir la signature de Marie au cycle des six apparitions racontées par les petits pasteurs d'Aljustrel.

La Dame leur avait promis un grand miracle *pour que tout le monde les croie*. Le miracle est arrivé, plus grand qu'on ne l'avait soupçonné, au jour et à l'heure prédits. Et cette dernière et suprême manifestation

<sup>1</sup> Lettre parue dans la revue *Catholic Register*, juillet 1931.

était le couronnement de toute une série de prodiges plus éblouissants les uns que les autres.

Tous ces phénomènes, dont l'abondance et la diversité déconcertent notre pauvre raison, marquent les apparitions de Fàtima d'une façon incomparable. Nulle part auparavant, à Lourdes, à Pontmain ou ailleurs, Marie n'était intervenue avec un tel déploiement de puissance surnaturelle<sup>1</sup>.

C'est donc qu'ici Elle a voulu accréditer d'une manière particulière le récit de ses voyants et forcer l'attention de nos esprits distraits sur l'ensemble du mystère que sa miséricorde accomplit à Fàtima.

<sup>1</sup> A Fàtima, il y a aussi le prodige de la *source*, naissant spontanément dans un terrain aride, et qui, par les circonstances qui l'entourent, semble bien la réponse du Ciel à l'approbation des apparitions par l'Evêque de Leiria. Ce miracle présente de grandes analogies avec celui de la source de Lourdes. Mais il est d'un ordre bien différent des prodiges *atmosphériques* que nous venons d'énumérer. Il en est de même du miracle de la conservation du corps de la petite Jacinte.

## CHAPITRE II

### GUÉRISONS MIRACULEUSES

#### « *Salus infirmorum* »

Le miracle que demande principalement le peuple celui dont il éprouve davantage le besoin et auquel il est le plus sensible, c'est le soulagement de ses maux corporels. Personne n'avait demandé à Notre-Dame les prodiges qu'Elle a daigné accomplir dans les airs tandis que, dès la deuxième apparition, Lucie et ses compagnons étaient chargés de Lui présenter plusieurs suppliques en faveur des malades.

Maternellement, Marie a plusieurs fois promis d'en guérir *quelques-uns*. Cette promesse, Elle la tient magnifiquement et cela dès le temps des apparitions.

Le jour même du grand prodige, le bruit se répandait dans la foule qu'un grand miracle de guérison s'était produit sur le lieu des apparitions. Voici de quoi il s'agissait :

Maria do Carmo, âgée de quarante-sept ans, épouse de Joachim dos Santos, du village d'Arnal (paroisse de Maceira), diocèse de Leiria, souffrait, depuis cinq ans. Son état général, très grave, présentait tous les symptômes de la tuberculose. Depuis le commencement de 1916, il s'y était ajouté des douleurs continues et aiguës dans tout le corps et des malaises faisant soupçonner l'existence d'une tumeur à l'utérus. Ne pouvant ni manger ni dormir, elle était réduite, en juillet 1917, à la dernière extrémité. Elle entend alors parler des faits extraordinaires arrivés à la « Cova da Iria », distante de 35 kilomètres de son village.

Un rayon d'espoir illumine son âme et elle promet d'aller à Fâtima quatre fois pieds nus, pour demander sa guérison à la Dame qui s'y montre et dont sa foi simple a percé l'anonymat.

Le 13 août, elle veut faire le premier pèlerinage ; son mari s'y oppose : « Nous sommes pauvres et n'avons pas d'argent pour prendre une voiture ; à pied, c'est impossible, tu pourrais mourir en chemin. »

Mais elle insiste et, à une heure, elle se met en route, soutenue par son mari. Après de longues heures d'un voyage très fatigant, elle arrive à Fâtima, à bout de forces, ressentant « une douleur absolue de la tête aux pieds », disait-elle. Après quelques instants, à sa grande surprise, elle se sent mieux. Le retour est moins pénible et elle peut commencer à prendre quelque nourriture.

Le 13 septembre, le second pèlerinage se fait plus facilement et la malade continue lentement à aller mieux.

Le 13 octobre, retournée à Fâtima pour la troisième fois, elle est surprise, à peu de distance de chez elle, par une pluie torrentielle qui l'accompagne jusqu'au lieu des apparitions, où elle arrive toute trempée. Là, elle se sent encore mieux ; les douleurs, la toux, le gonflement des jambes et les autres symptômes de mal disparaissent. L'appétit et les forces reviennent ; la guérison est parfaite. Un an plus tard, elle affirmera « ne s'être jamais de sa vie aussi bien portée ».

Dans les foules qui affluèrent désormais à Fâtima, l'on racontait de nombreux cas analogues, et de plus en plus aux pèlerins se mêlaient des malades.

Aujourd'hui il existe un vaste et élégant hôpital (le projet en comporte deux : un pour les hommes, un autre pour les femmes), où les pèlerins malades sont reçus et assistés par les « Servites » de Notre-Dame de Fâtima. A mesure qu'ils arrivent, ils passent au *Bureau des Constatations*, dont le médecin-chef est



le Dr Pereira Gens. Celui-ci, aidé des médecins servites et de tous les autres médecins présents — il y en a parfois une trentaine ou plus — examine les papiers que portent les malades, leur fait passer une visite minutieuse et donne aux plus gravement atteints un billet leur permettant d'être admis dans l'enceinte réservée aux malades, devant la basilique. Ils assistent là à la messe de midi et reçoivent individuellement la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Nous possédons les statistiques depuis mai 1926, date de la fondation du Bureau des Constatations, jusqu'en décembre 1937. Dans ces onze ans et demi, le Bureau a inscrit 14 735 malades ainsi répartis :

1926 : 965	1930 : 1195	1934 : 1069
1927 : 1546	1931 : 1151	1935 : 1206
1928 : 1639	1932 : 1162	1936 : 1076
1929 : 1336	1933 : 1092	1937 : 1290

Tous ces malades sont l'objet des soins les plus assidus de la part des Servites qui s'appliquent à observer ponctuellement les sages règlements de Monseigneur l'Evêque de Leiria.

Certes, tous ne s'en retournent pas guéris. Il serait absurde de le penser. Mais tous, ou presque tous, reçoivent un réconfort moral, une grâce pour porter avec résignation et mérite la croix que leur impose la Providence. Beaucoup y trouvent un soulagement physique à leurs souffrances ; un certain nombre, la guérison complète.

Et combien d'autres sont venus au Sanctuaire sans se faire inscrire ! Combien ont recouru à la Vierge de Fátima, sans pouvoir y aller !

La *Voz da Fátima* a enregistré plus de huit cents cas de guérison reconnue parmi lesquels il y a des phtisies, des cécités, des méningites, des pleurésies, des paralysies, des ulcères de divers genres regardés comme incurables, des fractures osseuses, des cancers, etc.

Nous rapporterons quelques-unes de ces guérisons parmi les plus remarquables.

### Des hommes

**Mal de Pott (avril-mai 1924).** — José de Oliveira, âgé de vingt-sept ans, né à Adufe (prov. de Braga), commerçant à Porto, souffrait depuis déjà deux ans du terrible mal de Pott, avec un volumineux abcès, dans la région lombaire. Après des traitements nombreux et inutiles, sinon nuisibles, il en arriva à un tel état que — je cite le certificat médical — « visité par un collègue spécialiste pour les maladies des os, celui-ci ne donna à la famille qu'un délai de huit jours pour un dénouement fatal. Quelques jours après, au contraire, le malade ressentait un mieux extraordinaire, presque subitement. La fièvre disparaît, la fistule cesse de suppurer, les mouvements de la jambe droite se font sans efforts, les douleurs lombaires cessent et le malade, au bout de peu de jours, demande à se lever. Bientôt il eut retrouvé son bon aspect de jadis, sans le moindre trouble ni malaise ».

Ainsi écrit le médecin traitant, D<sup>r</sup> Soares Junior, le 20 janvier 1925. Toutefois, il ne dit pas que ce changement si soudain s'est opéré le jour où le malade a commencé à boire de l'eau de Fátima et à prier la Sainte Vierge conjointement avec les siens.

**Un médecin accidenté (mars 1926).** — Le récit suivant me paraît doublement intéressant : d'abord en lui-même, puis par le fait qu'un médecin, le D<sup>r</sup> Acacio da Silva Ribeiro, en étant le bénéficiaire, il pouvait mieux apprécier ce qu'il y a eu d'extraordinaire. Résumons la longue relation qu'il en fait lui-même dans le *Voz da Fátima*.

« Je suis absolument convaincu que j'ai été préservé de la mort uniquement par l'intervention de Notre-Dame du Rosaire de Fátima, après le terrible accident où je me suis fracturé une jambe, une clavicule, un métacarpe et fait diverses blessures avec contusions, entre autres, une de gravité exceptionnelle, à cause de sa localisation et de l'hémorragie qui en est résultée... »

« C'était le soir du 9 mars 1926, vers les 18 h. 30, en pleine route, un peu avant la station de Canas de

Senhorim (Beira Alta) ; je montais une motocyclette et roulais à grande vitesse. Tandis que j'évitais une charrette, j'entendis une forte explosion et je fus projeté au loin. Un pneu s'était détaché de la roue et une chambre à air avait éclaté. C'était sans doute la cause de l'accident qui, par miracle seulement, ne m'a pas coûté la vie. Le moment a été terrible ! J'ai entendu sonner ma dernière heure et, comme médecin, je suis convaincu que ma vie ne devait plus durer que quelques instants, après cette horrible chute et les formidables hémorragies qui la suivirent sans que je puisse les arrêter aussitôt.

« Je pense alors à ma femme, à mes enfants, qui m'attendent à 3 ou 4 cents mètres de là ; j'invoque Notre-Dame du Rosaire de Fátima et j'attends la mort, en disant mentalement : « Dieu l'a voulu ! »

« Quelques instants s'écoulaient, minutes de suprême anxiété. En voyant que ma lucidité d'esprit se maintient, je retrouve l'espoir de vivre encore et de revoir les miens. Alors, je fais une promesse à Notre-Dame de Fátima et, dans un élan de piété et de dévotion indescriptibles, je la prie de m'aider et de me conserver la vie.

« Je dois noter le détail suivant : ma femme, informée de l'accident, était accourue quelques instants après. Avant même de venir à mon secours, elle s'était agenouillée sur la route, les mains jointes et les yeux levés vers le Ciel, et avait demandé à Notre-Dame de Fátima la grâce de me trouver encore en vie, en lui faisant aussi une promesse.

« En faisant un rapide examen de mon état, je reconnus que la jambe droite était cassée en deux endroits. Une des extrémités du tibia brisé avait perforé les muscles, la peau, le caleçon, la culotte, la gabardine d'automobiliste, de sorte qu'on pouvait voir l'os. L'hémorragie était considérable et, si j'avais perdu connaissance, elle aurait été suffisante pour causer la mort. La main droite tuméfiée avec douleurs aiguës au moindre mouvement, la clavicule et le bras me causant des souffrances à la plus petite tentative d'action, étaient la preuve de multiples fractures. Je sentais enfin une grande abondance de sang couler de l'œil droit, que je croyais perdu.

« Lorsque quelques femmes, gémissant et pleurant, la tête dans les mains, s'approchèrent de moi, je les pria

de faire tout ce que je leur dirais. L'une d'elles avait un seau contenant un peu d'eau. Je me lave avec la main gauche, l'œil droit, d'où je croyais que sortait le sang et je constate que la vue est intacte. Je me fais alors lier un mouchoir autour de la tête, de manière à arrêter l'hémorragie qui provient, en réalité, d'une blessure à la région pariétale droite, de 8 centimètres de longueur, pénétrant les tissus jusqu'à l'os. Je prie les femmes de me redresser la jambe cassée et de la lier avec un tablier en guise de bande, pour diminuer l'hémorragie que je cherche à arrêter en comprimant, avec la main gauche l'artère fémorale.

« Cependant, ma femme arrive avec des amis, qui me transportent en automobile, et non sans d'horribles souffrances, dans mon bureau, où me suivent deux collègues, les Drs Aurelio Gonçalves et Justin Lopés qui, une heure après l'accident, font une première désinfection et mettent un pansement provisoire.

« Je demande ensuite à ma femme d'appeler M. le curé d'Oliveira do Conde, pour qu'il entende ma confession et me donne le saint Viatique aussitôt après minuit. Je me souviens très bien d'avoir commencé ma confession par ces mots : « J'ignore si, dans une demi-heure, je serai encore vivant ! » Ma conviction était, en effet, que je ne passerais pas la journée...

« A 7 heures, je suis transporté, en chemin de fer et sur un brancard, à l'hôpital de l'Université de Coïmbra où, vers une heure, le Dr Bissaia Barreto me fait le pansement définitif, après avoir pris la radiographie.

« Un des fragments du tibia, couvert de terre, était resté en contact avec le tablier, plutôt sale, avec lequel on avait fait le premier bandage et on avait extrait des blessures de la tête des morceaux de pierre et du sable de la route.

« Malgré cela et nonobstant les circonstances septiques, contre l'attente de tous et contrairement à ce qui arrive habituellement dans les cas de gravité beaucoup moindre, il n'y eut pas, à ma grande surprise, la plus petite infection et je n'eus aucune fièvre !

« Il faut dire qu'une infection aurait été synonyme de gangrène et, par conséquent, d'amputation ; il s'était déjà formé, en effet, dans la région autour de la fracture,

un énorme hématome de 8 à 10 décilitres de sang, selon le calcul du D<sup>r</sup> Bissaia Barreto.

« On ne peut expliquer impartialement et honnêtement, ni même bien comprendre, au seul point de vue de la science, ce qui est arrivé. C'est un cas, au moins, si extraordinaire et si exceptionnel, une coïncidence si providentielle, que je ne puis m'empêcher de l'appeler *miracle* ! Je ne trouve aucun autre mot qui puisse le remplacer et traduire plus exactement ce que je pense, après ce qui est arrivé et que je viens de raconter.

« Outre les raisons exposées, il y en a une encore plus forte et plus convaincante, mais qui n'est pas destinée à la publicité, parce qu'elle est intime...

« Moi qui me jugeais bien heureux de pouvoir seulement conserver la vie, même avec une jambe de moins, comme je l'ai dit au D<sup>r</sup> Bissaia, je me vois sain et sauf avec ma jambe, sans claudication, sans aucune gêne, capable de mener une vie normale et d'élever mes enfants.

« Dieu veuille que le souvenir d'un si grand miracle reste bien gravé dans mon esprit !

« J'oubliais un détail : j'avais eu à l'hôpital, par l'entremise d'un collègue et ami, une bouteille d'eau de Fàtima ; j'en avais bu et avais mouillé les bandes de mon pansement...

« Lisbonne, rua Augusta, 270-III. 13 septembre 1927.

« *Acacio da Silva Ribeiro.* »

**Gastrite ulcéreuse (octobre 1926).** — Alfred-Auguste da Rocha, de Porto, était malade depuis 1918. Plusieurs fois, les médecins avaient parlé d'opération ; ils y avaient renoncé à cause de sa grande faiblesse. Inutile d'énumérer toutes les consultations de spécialistes, tous les régimes et les médicaments essayés.

A partir de 1923, son alimentation se réduit à du lait glacé et aux remèdes prescrits. Il faut avoir souvent recours à la morphine.

Le 13 octobre 1926, il va à la Cova da Iria et est admis au nombre des malades inscrits. Il suit tous les exercices du pèlerinage et demande sa guérison, surtout pendant la Messe des malades et au moment de la bénédiction individuelle du Saint Sacrement.

Le voyage de retour est horriblement douloureux. Revenu chez lui, pendant neuf jours, il boit de l'eau de la source miraculeuse en accompagnant ce geste de la récitation de trois *Ave Maria* ; le dernier jour, il récite un chapelet entier avec sa femme.

Le lendemain, 25 octobre, à son lever, il se sent mieux ; peu à peu, les douleurs gastriques disparaissent, et il peut s'alimenter normalement sans le moindre malaise.

Le 25 janvier 1927, le médecin traitant, D<sup>r</sup> Charles da Costa Frias, délivre un certificat de guérison.

### Quelques femmes

**Phtisie à la dernière période (été 1922).** — Thérèse de Jésus Martins, âgée de dix-neuf ans, née à A-dos-Cunhados (Torres-Vedras), mariée et résidant à Lisbonne. En mars 1922, trois mois après la célébration de son mariage, elle commence à se sentir mal et à cracher le sang en grande quantité. Après diverses péripéties, on la met à l'hôpital. Mais lorsque, à la suite d'une indiscretion d'un employé, elle connaît son état — phtisie au dernier degré — elle ne peut résister au désir de se faire porter dans son pays natal, pour mourir, comme elle disait, assistée de sa maman. Elle se recommande à la Vierge de Fátima, promettant d'y aller en pèlerinage et de faire à genoux tout le chemin qu'elle pourrait. Chaque jour, elle remarque qu'après la prière les douleurs disparaissent pendant quelques heures et qu'elle se trouve bien. L'hémoptysie diminuait aussi progressivement ; elle avait cessé, ainsi que la fièvre, au bout de huit jours. Trois semaines après, ayant absorbé la petite quantité d'eau de Fátima dont elle disposait, les douleurs avaient disparu définitivement, avec tous les symptômes du terrible mal.

En octobre, elle peut retourner à Lisbonne, où le médecin traitant, D<sup>r</sup> Fernandès, déclare inexplicable son retour à la santé.

**Tuberculose généralisée et ascite (13 juillet 1922).** — Cécile Augusta Gouveia Prestès, âgée de vingt-deux ans, célibataire, née et demeurant à Torres-Novas : tuberculose pulmonaire et péritonite tuberculeuse compliquée d'ascite. Il y avait trois ans que les premiers symptômes du mal

s'étaient fait sentir. Sur le conseil des médecins, elle reçut les derniers sacrements (13 juin 1922) et la famille fit préparer la bière. Mais la malade voulait à tout prix être portée à Fátima. Un des médecins, le D<sup>r</sup> Auguste Mendès, excellent catholique, interrogé, répondit : « Comme médecin, je m'oppose absolument à ce voyage qui pourrait vous être fatal ; mais, si vous avez une vraie confiance en la Sainte Vierge, comme catholique, je ne peux vous le défendre ; je vous conseille seulement de ne pas le faire. »

La malade ne démord pas de son projet et, le 13 juillet, elle est transportée, avec des précautions infinies, à la Cova da Iria. Le voyage est un calvaire pour elle et pour ses compagnons, qui craignent de la voir mourir d'un moment à l'autre. Au Sanctuaire, elle n'éprouve aucune amélioration et même lors de la bénédiction, elle a une nouvelle syncope.

En retournant, après quelques heures de marche, on s'arrête pour se reposer. Soudainement, la malade se sent un appétit dévorant. Elle saisit le reste des provisions apportées par ses compagnons qui, d'abord, la laissent faire. Mais voyant bientôt que l'appétit ne tend pas à diminuer, ils lui soustraient ce qui reste encore, par crainte des conséquences. Les conséquences sont une loquacité excessive : elle parle, rit, chante ; elle est guérie, malgré tous les pronostics des médecins. Son pharmacien, voyant arriver chez lui, pour lui régler un compte, celle qu'il croyait morte, s'écrie :

— Oh ! voilà un vrai miracle !

— Mais vous croyez encore aux miracles ?

— Et comment ? Mais j'en vois un de mes yeux, un vrai et authentique !

Certificats de guérison du D<sup>r</sup> Eugène Ribeiro de Almeida et du D<sup>r</sup> Auguste de Azevedo Mendès (20 avril 1926).

**Tumeurs multiples et ulcère (13 octobre 1928).** — M<sup>me</sup> Margarida Maria Teixeira Lopès, d'une famille distinguée des faubourgs de Lousada, souffrait, depuis dix ans, d'une maladie qui avait provoqué cinq cents tumeurs ! « On aurait dit qu'elle était couverte de liège de la tête aux pieds », selon l'expression de son médecin. Il s'était en même temps formé, à l'estomac, un ulcère rebelle à

tous les soins des plus habiles cliniciens de Porto. La malade se rendit en pèlerinage à Fátima, le 13 octobre 1928, et en recevant la bénédiction du Saint Sacrement, elle se trouva guérie. Le 20 novembre, le D<sup>r</sup> Mendès de Carvalho déclarait que sa cliente « ne portait aucune trace de ses anciennes maladies ».

« Elle est morte ! » (13 octobre 1928). — M<sup>me</sup> Emilia Martins Baptista, née à Santiago de Aldreu (Barcelos) et âgée de quarante-deux ans, était, depuis six ans, alitée dans un hôpital. Elle pouvait à peine se mouvoir et, à la fin, se trouvait dans un état désespéré ; son estomac ne gardait aucun aliment, pas même le peu de lait qu'elle prenait. Pleine de foi, elle voulait aller à Fátima, mais étant très pauvre, les moyens de faire le voyage lui manquaient.

De pieuses personnes se cotisèrent pour lui louer une automobile et, le 12 octobre 1928, on la porta à bras, de son lit à la voiture. Elle partit, accompagnée de l'infirmière et de deux de ses sœurs.

Arrivée à Porto, son état était si grave qu'on crut devoir s'arrêter pour lui faire recevoir les derniers sacrements.

Elle les reçut avec piété, mais demanda avec insistance que, « pour l'amour de Dieu, on ne rebroussât pas chemin ».

Plusieurs fois, pendant ce long voyage, elle dut répéter la même supplication, quand se renouvelaient des crises paraissant mortelles. A son arrivée au Sanctuaire, on la porta, sur un brancard, à l'hôpital ; et, le lendemain, à l'enceinte des malades. Là, elle eut plusieurs syncopes.

A un moment donné, un des médecins, l'ayant examinée rapidement, dit : « Elle est morte ! » La « servite », dona Francesca Fitipalda, d'origine italienne, fit observer :

— Pardon, Docteur, elle vit encore.

— Comment le savez-vous ?

— De temps en temps, on sent battre le pouls, bien que faiblement.

On a recours aux injections pour la ranimer, mais inutilement : pas la moindre réaction. On arrive ainsi jusqu'au moment de la bénédiction des malades par le Très Saint Sacrement. A peine l'a-t-elle reçue qu'elle s'éveille comme d'un profond sommeil ; elle ouvre les yeux, se ranime



peu à peu, reprend sa pleine connaissance et, sentant soudain un bien-être indéfinissable : « Je suis guérie ! » s'écrie-t-elle. Alors, élevant les mains, elle dit : « Louée et remerciée soit Notre-Dame de Fàtima ! » Elle veut se lever, mais les « servites », craignant l'enthousiasme indiscret de la foule, la retiennent jusqu'à la procession finale. Ils la conduisent, alors seulement, au Bureau pour les constatations d'usage.

Au mois de février de l'année suivante, le médecin qui l'avait soignée délivra un certificat de guérison où, après avoir décrit exactement le cours de la maladie, il conclut : « Aujourd'hui, elle se meut parfaitement, mange bien, ne sent aucune douleur à l'estomac ; il n'y a aucun signe de bacillose et tout est arrivé soudainement. C'est un cas scientifiquement inexplicable.

« En foi de quoi, je dresse le présent certificat, signé de ma main.

« Barcelos, 4 février 1929.

« *J.-G. Matos Graça.* »

**Tumeur au cerveau et phtisie (janvier 1929).** — Maria José dos Santos Nunès, âgée de vingt-huit ans et native d'Alcochette, mais depuis longtemps résidente à Lisbonne, avait manifesté, en mai 1914, les premiers symptômes de tuberculose pulmonaire.

Malgré tous les soins, la maladie progressait et, en 1925, elle s'aggravait de complications intestinales. En janvier 1929, s'ajoutèrent de très graves symptômes cérébraux.

Le fameux spécialiste, Dr Egas Moniz, appelé d'urgence, déclare à la famille que l'état de la malade est très grave et qu'il n'y peut rien. Après sa visite, il dit clairement à une personne amie : « Il s'agit d'une tumeur au cerveau ; dans quelques jours, la malheureuse aura une mort horrible. Un miracle seulement pourrait la sauver. »

En effet, deux jours après, un lundi, deux crises se produisent : la seconde dure quatre heures, avec douleurs et convulsions atroces. Le médecin assistant dit à la famille désolée que « si cet état persiste, il faudra, par compassion pour la chère malade, prier Dieu de lui envoyer la mort le plus tôt possible ».

A cette déclaration, la famille se tourne vers la Vierge de Fátima. Elle mouille des linges avec l'eau miraculeuse et les applique sur la tête de la malade, qui reprend connaissance. Son état reste stationnaire pendant deux jours. Le jeudi, la malade fait le vœu d'aller à Fátima, en pèlerinage d'action de grâces, si la Sainte Vierge daigne l'exaucer. « Vers dix heures et demie, raconte-t-elle, je sens une confiance telle que je n'en avais jamais ressenti de ma vie. J'appelle ma sœur, mon infatigable infirmière, et la prie de réciter avec moi le chapelet à la Vierge de Fátima. Avant de commencer, je dis encore dans un élan de foi et en pleurant nerveusement : « O ma Très Sainte Mère, soulagez-moi, guérissez-moi de mes maux ! » Je prends, au même moment une gorgée d'eau de Fátima. Impossible de décrire ce que j'éprouve en cet instant... Je jette un cri prolongé... et je dis en souriant à ma famille accourue autour du lit : « Ne pleurez pas ; la Sainte Vierge m'a exaucée ! Je ne sens plus de douleur, je suis guérie ! Mon cri était une exclamation de soulagement. » Et, à genoux sur son lit, elle fait une fervente prière de remerciement.

Le médecin qui la soignait atteste que : « Convaincu que la malade ne pouvait survivre (après la seconde crise si violente) et que je pouvais peu pour la soulager, je ne revins la voir que huit jours plus tard. La malade, dont l'état de santé, avant même cette dernière infirmité, était déjà précaire, se trouve maintenant en d'excellentes conditions. Elle a récupéré l'usage de toutes ses facultés et le changement, évidemment en mieux, se remarque aussi dans l'appareil respiratoire. »

**Paralysie (13 mai 1929).** — M<sup>me</sup> Emilia de Jésus Marquês, native de Lousada (Porto), âgée de trente-deux ans, était malade depuis deux ans et alitée sans interruption depuis six mois. Son médecin, le D<sup>r</sup> Joachim Hermano Mendès de Carvalho, avait mis en œuvre toutes les ressources de la science, mais en vain. Le mal s'aggravait chaque jour, les douleurs devenaient continuelles, l'insappétence était complète. Très rarement et seulement sur les instances du médecin, elle prenait quelque nourriture. Elle paraissait un vrai cadavre...

Elle entend dire alors qu'une compatriote a été guérie

à Fátima, et elle forme le projet d'y aller. Mais le médecin le lui défend absolument : « Ce serait un vrai suicide », lui dit-il.

En dépit de la défense, elle part le 11 mai 1929. Le voyage, comme c'était à prévoir, est un martyre : les deux nuits à Fátima, sans sommeil et avec souffrances atroces, une agonie interminable. Le 13, portée de bonne heure au parvis des malades, elle y reste plusieurs heures, attendant la Messe des infirmes et la bénédiction. *Elle semblait morte*, disait ensuite la « servite » à qui elle avait été confiée.

A midi, quand la statue miraculeuse pénètre dans l'enceinte, la mourante éprouve une sensation indescriptible, « qu'elle ne sait comment expliquer ». Les douleurs disparaissent et elle sent comme une onde de vie lui parcourir tout le côté gauche, qui était paralysé ; elle a conscience de pouvoir marcher. Après la procession finale, elle se lève et retourne seule au Bureau des constatations.

Pendant que les médecins, parmi lesquels se trouve le Dr Mendès de Carvalho, discutent le cas, deux des plus grandes miraculées des derniers mois entrent dans la salle : la compatriote d'Emilia, dona Margarida Maria Teixeira Lopès et dona Maria dos Santos Nunès, de Lisbonne. C'est alors une scène émouvante. Elles s'embrassent et se félicitent ; tous les assistants sont profondément remués.

Presque deux ans plus tard, interpellé par le Dr Joachim da Silva Tavarès, directeur de la revue *Brotéria*, le Dr Mendès de Carvalho écrivait : « J'ai le plaisir de vous communiquer que, en vérité, la guérison de dona Emilia de Jésus Marquès, obtenue à Fátima, le 13 mai 1929, continue absolument. »

Délivrée d'un purgatoire de ténèbres. — On était au 13 juin 1931. La procession terminée, alors que l'on remettait dans sa niche la statue miraculeuse, un cri se fait entendre au dehors : Miracle ! Miracle ! et, de toutes parts, on court vers l'enceinte des malades.

Qu'était-il arrivé ?

Allongée, à droite de l'autel, gisait une jeune fille de dix-sept ans, nommée Carmina da Conceição, native d'Almoster (Santarem), mais depuis longtemps résidant à Lisbonne. Elle était malade depuis cinq mois et avait

passé les quatre derniers sur son lit, souffrant d'atroces douleurs dans tout le corps, principalement aux poumons et aux reins. Le mal avait tellement progressé que la malade ne pouvait plus supporter le moindre bruit, ni voir le plus mince rayon de lumière. Elle vivait dans un *Purgatoire de ténèbres*, disait sa mère désolée. Les trois médecins, qui lui prodiguaient leurs soins, ne réussissaient pas à arrêter le progrès de la maladie. En mai, le médecin constata, dans une visite, une phtisie galopante. Toute espérance était perdue.

La famille pense alors à appeler le prêtre pour les secours religieux. Carmina n'est pas encore baptisée ! Elle reçoit, avec le Baptême, le Viatique et l'Extrême-Onction. Une confiance très vive en la Vierge de Fátima naît alors dans son cœur. Elle veut être conduite au Sanctuaire et dit aux siens « de ne pas s'effrayer des lourdes dépenses, car elle reviendra guérie » !

Le 12 juin, on la met sur une chaise-longue que l'on suspend, à l'aide de cordes, dans une automobile et, accompagnée de sa mère et de sa sœur, elle est conduite à Fátima.

Ses souffrances, dans ce long voyage de dix heures, sont indescriptibles ; elle a plusieurs hémoptysies.

Le lendemain, les « servites » la portent, sur un brancard, de l'hôpital au quartier des malades, où elle entend la messe, reçoit la bénédiction et assiste aux autres exercices du pèlerinage.

Aucun changement ne s'opère dans son état.

L'image miraculeuse s'éloigne et, avec elle, semble-t-il, le dernier espoir.....

Un prêtre qui, à peu de distance, regarde la malade, ému profondément au spectacle de cette immense tristesse, s'approche d'elle pour la consoler :

— Vous voudriez vraiment guérir ?

— Oh ! oui !

— Ne le désirez pas ! La meilleure part vous est réservée. Ecoutez ! Jésus est notre chef et nous, chrétiens, nous sommes ses membres. De deux bras dont l'un est sain et l'autre malade, lequel est plus aimé de Lui ?

— Le malade, je pense...

— Donc, vous voyez...

La malade incline la tête et cherche à se résigner

à la volonté de Dieu et de la Vierge bénie, quand, instantanément, elle se sent mieux. Elle s'assied, puis se lève. Le peuple accourt, mais il est tenu à distance par les « servites », qui accompagnent la privilégiée jusqu'au Bureau des constatations.

Le Dr Pereira Gens qui, quelques heures auparavant, l'avait examinée et avait déclaré son état très grave, maintenant, pâle de surprise et d'émotion, dit aux médecins qui l'entourent :

« Ça paraît impossible ! Une malade venue ici sur un brancard et qui s'en retourne ingambe !... »

La jeune fille est examinée de nouveau et le procès-verbal de la guérison est dressé. Elle se met ensuite à marcher et se rend à la chapelle des Apparitions où, debout sur une chaise, elle prie avec ferveur au milieu des spectateurs en larmes.

La miraculée fit le voyage de retour commodément assise dans l'automobile, sur laquelle on avait placé la chaise-longue, désormais inutile. Qu'on s'imagine la surprise des parents et connaissances, à son arrivée. La grand-mère s'était mise à la fenêtre. En voyant la chaise-longue repliée sur l'automobile, elle jette un cri : « Pauvre Carmina ! Elle est morte », et rentre dans la chambre en pleurant. Quelle immense joie elle éprouva quand, quelques minutes après, elle la vit devant elle, vivante et heureuse de se sentir guérie !

### Un groupe d'enfants

La Vierge Très Sainte est Mère, et quelle Mère ! Son Cœur comprend, mieux que tout autre, le déchirement des cœurs maternels qui craignent pour la vie de ceux qui leur sont chers. Aussi, dans les crises les plus désespérées exauce-t-Elle prodigieusement leurs supplications.

Méningite cérébro - spinale (novembre 1924). — Jeannin, fils de Maximien Correia Sanchès da Costa Ferreira et de Belmira Pereira, de Lisbonne, avait été atteint, à quatre ans, d'une très grave maladie. En novembre 1924, des symptômes alarmants se manifestent : l'enfant perd la vue et la parole ; tombe en léthargie